3e régiment d'infanterie 1803-1815 - Extrait de l'historique du 3e régiment d'infanterie, ex-Piémont 1569-1891 -
Auteur : Marius.Bourgue - Editeur : Paris H. Charles-Lavauzelle,1894 -
Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

TROISIÈME PARTIE

Le 3e régiment d'infanterie de ligne. (1803-1815)

CHAPITRE IX

L'empire. - Campagne de 1805.

Formation du 3e régiment d'infanterie de ligne. — Le 3e au camp de Saint-Omer ; mouvements de 1803 à 1805. — La Légion d'honneur, nominations au 3e. — Le projet de descente en Angleterre échoue.— Campagne de 1805 : Marche du 4e corps. Marche sur Vienne ; combat de Hollabrünn (16 novembre 1805). — Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805). — Fin de la campagne : mouvements du dépôt. — Récompenses accordées au régiment : Promotions dans la Légion d'honneur (14 mars 1806).

———

Formation du 3e régiment d'infanterie.

Le 24 septembre 1803, un arrêté des consuls remplaça la dénomination de « demi-brigade >> par celle de « régiment ». La 3e demi-brigade devenait le 3e régiment d'infanterie de ligne.
Le 5 octobre suivant le régiment recevait, en incorporation l'ancienne 83e demi-brigade[1], et était constitué à 4 bataillons de 9 compagnies[2].

Le 3e au camp de Saint-Omer ; mouvements de 1803 à 1805.

Il resta attaché au camp de Bayonne jusqu'en décembre. A cette époque, il partit de Pau (14 et 15 décembre), se dirigeant sur Meaux, où il arrivait les 14 et 15 janvier 1804 : il devait fournir deux bataillons de guerre, complétés à 900 hommes, à la 2e division de dragons
Le 1er bataillon quitta Meaux le 19 janvier, et vint à Noyon (21 janvier) ; le 2e bataillon, parti le lendemain, occupe Gournay (22 janvier). Les 3e et 4e bataillons restaient à Meaux.
En mars, les bataillons de guerre reçurent l'ordre de se rendre à Saint-Omer, pour y remplacer les deux bataillons du 27e régiment.
Partis les 7 et 8 mars, ils arrivaient à Ambleteuse les 16 et 17, y restaient campés pendant toute l'année. En 1805, toujours attachés au camp de Saint-Omer, ils quittent Ambleteuse pour venir à Pont-de-Briques.
Les 3e et 4e bataillons partirent de Meaux le 27 octobre 1804, pour aller tenir garnison à Longwy; ils y arrivèrent le 8 novembre. Le 4 juillet 1805, ils envoient à Boulogne un détachement de 106 hommes pour compléter les bataillons de guerre ; en août, un détachement de 45 hommes va occuper Bitche.
Le 24 août, les deux bataillons quittent Longwy, et vont tenir garnison à Metz[3].

1 La 83e demi-brigade avait été organisée, en l'an IV, avec la 80e de bataille et le 2e bataillon de la 149e de bataille. Ces deux demi-brigades avaient été formées en l'an II : La 80e, du 2e bataillon du 40e régiment, ci-devant Soissonnais, du 1er bataillon de la Haute-Saône, et du 3e bataillon du Haut-Rhin. La 149e, du 1er bataillon du 141e régiment, ci-devant Conti ; du 6e bataillon de la Haute-Saône, et du 5e bataillon de l'Orne.

2 L'arrêté du 24 septembre fixait à 90 le nombre de régiments d'infanterie de ligne, dont 29 à 4 bataillons et 71 à 3 bataillons. Le 3e fut un des régiments à 4 bataillons. Plus tard, lorsque les conquêtes eurent agrandi le territoire de l'empire, le nombre de régiments à 4 bataillons fut considérablement augmenté.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

La Légion d'honneur ; nominations au 3e.

Napoléon venait de créer l'ordre national de la Légion d'honneur.
Les distributions de croix furent faites dans tous les camps, en grande solennité. Tous les braves qui avaient obtenu des armes d'honneur dans les dernières guerres étaient, de droit, chevaliers ; c'étaient, au 3e de ligne : les capitaines **SCHERER** et **POUSSIN** ; le sous-lieutenant **MIEN** ; le sergent-major **DESPLAN** ; les sergents **CHARNIER, RENAUD, ISSELIN, PILOTANT, LACROIX** ; les caporaux **CACAUT, BAUDIN, MOUSSET, BUSSET** ; les grenadiers **ROUSSEAU, DUVAL, HUCHET** (nominations du 24 septembre 1803).
En juin et août 1804, furent nommés : officiers de la Légion d'honneur : le colonel **MOUTON**, les capitaines **SCHERER** et **POUSSIN**. Chevaliers : le major **DUCLOS** ; les chefs de bataillon **MINAL, POITEVIN, MOUTON, HORIOT** ; les capitaines **POLOSSON, GOGUEL, LAIGRE** (adjudants-majors), **FONTAINE, FERT, HEIDET, FAVRE, RODET, PERRIER, CIREL, LÉTANG (N.), MOREL, LAMOTTE, GUIGOU, BAUSSAIN, BEAUJEUX, LETANG (J.-P.), VERNADET, NOUVELLE, FOERCH, BARIL** ; les lieutenants **PARISET, MONROTY,** l'adjudant sous-officier **SAGE** ; les fusiliers **GUETTE** et **CORDONNIER**.

Composition du régiment en 1804.

G. MOUTON, O *, colonel.
DUCLOS, major.
MOREL, quartier-maître trésorier.
RIST, chirurgien major.
LECLÈRE, }
THEVENOT, } aides-majors
COCHOIS, }

CORRÉARD, }
PRÉVOST-LAIGONNIER, }
EMERY, } sous-aides-majors.
BOUYGNES. }

1er BATAILLON	2e BATAILLON	3e BATAILLON	4e BATAILLON
Chefs de bataillons			
MINAL *	**POITEVIN ***	**MOUTON ***	**HORIOT ***
Adjudants-majors			
SHERER * O	**POLOSSON ***	**GOGUEL ***	**LAIGRE ***

3 Evénements à signaler : Envoi de huit hommes des bataillons de guerre et de huit hommes des bataillons de dépôt aux fêtes du couronnement, à Paris, en 1804; mort, à l'hôpital de Boulogne, du lieutenant Robin, à la suite d'une chute sur les bateaux plats.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Capitaines			
FONTAINE *	**MOREL ***	**PION**	**FOERCH ***
FERT *	**LAMOTTE ***	**GOMER**	**BARIL ***
HEIDET *	**GUIGOU ***	**VILLEMIN**	**HUGUES**
FAVRE *	**BAUSSAIN ***	**LETANG (J.P.) ***	**VALETTE**
RODET *	**BEAUJEUX ***	**POILLIOT**	**AIME**
PERRIER *	**FLEURY**	**LAIGNELOT**	**VENDEUR**
POUSSIN *O	**DERRICY**	**VERNADET ***	**GUILLAUMOT**
CIREL *	**GACHET**	**SCHOLER**	**CHAMION**
LETANG (N.) *	**CHALBOS**	**NOUVELLE ***	**MOLLIENS**
Lieutenants			
ANDRE	**DELPHIN**	**MAUCO**	**PRODHOMME**
ROBIN	**GADOUX**	**GUY (C.)**	**CALVAIRAC**
PELLAPRAD	**ANDREVON**	**CONSTANT**	**CLAVEY**
HENRIOT	**BOGNY**	**COQUERILLE**	**GURGE**
MATROT	**COUSIN**	**RAGOT**	**GIBOTZ**
VOCANSON	**STIEL**	**COMBE**	**PARISOT**
GIRERD	**BOICHOT**	**GUY (A.)**	**PAILLIER**
CLEMENT	**RICHON**	**HUGUES (B.)**	**DAVID**
FONTAINE *	**STEGERR**	**PARISET ***	**MONROTY ***
Sous-lieutenants			
HIGEL	**GORGET**	**BIPPERT**	**DESPLAN ***
RIDUET	**CIREL**	**FAIVRE**	**MINVIEILLE**
FOUQUIER	**GREVILLOT**	**HENAUD**	**KLEIN (P.G.)**
BOISSON	**MICHEL**	**MABRIEUX**	**DESCAVES**
BOUCHEIX	**COSTE**	**LUC**	**BOLOT**
MEON	**CORRIN**	**CORDIER**	**KREITZER**
MIEN *	**JEANROY**	**BARROIS**	**DUBOIS**
THEVENY	**GRILLET**	**BAURIN**	**PETIT GUYOT**
KLEIN (J. B.)	**JEPPE**	**MAURIN**	**N.**

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le 1er février 1805, le colonel **MOUTON** était nommé général de brigade ; et, le 6 mars suivant, **NAPOLÉON** l'attachait à sa personne en qualité d'aide de camp[1]. Il le garda près de lui jusqu'à la fin, l'aimant pour sa brusquerie même, sa rude franchise : car, chose rare dans l'entourage du tout-puissant empereur, **MOUTON** gardait son franc parler, ne craignant pas de rompre, par quelque amère et juste critique, le concert de louanges journellement chanté aux oreilles du souverain. **NAPOLÉON** souriait, pardonnait toujours ; et, fier du dévouement à toute épreuve, de l'héroïque bravoure de son aide de camp, il se plaisait à répéter : « Mon MOUTON, c'est un lion ! »
MOUTON fut remplacé, à la tête du 3e régiment d'infanterie, par le colonel **SCHOBERT[2].**

Le projet de descente en Angleterre échoue.

Depuis un an et demi, les deux bataillons de guerre du 3e étaient au camp de Saint-Omer. Comme toute l'armée, fatigués de répéter tous les jours les mêmes exercices, ils appelaient de tous leurs vœux cette fameuse descente en Angleterre, qui n'arrivait jamais. Ils comptaient à la 3e division (général Legrand) du corps du Centre, commandé par **SOULT**, et devaient s'embarquer sur les quatre escadrilles de Boulogne.
Le 3 août 1805, l'Empereur arrivait au camp. Ce ne fut qu'une immense acclamation. Tout était prêt ; encore quelques jours, et « l'Angleterre avait vécu ». **NAPOLÉON**, après avoir passé la revue de son armée (100,000 hommes alignés sur la plage de Boulogne), attendait, en son château de Pont-de-Briques, les nouvelles de ses escadres. Il avait compté sans les vents, le mauvais temps, l'incompréhensible mollesse de **VILLENEUVE**. Tout manqua au dernier moment : il fallait se tourner contre la coalition européenne.

---

1 Nous avons vu que Mouton avait refusé d'être aide de camp du Premier Consul : aussi fut-il nommé d'office, malgré son premier refus, malgré la sanglante leçon qu'il donna un autre jour à Bonaparte. C'était encore dans une grande revue, au camp de Boulogne. Le Premier Consul songeait déjà à l'établissement de l'empire, faisait sourdement travailler l'armée dans ce sens. Les soldats avaient reçu l'ordre de l'acclamer, en défilant devant lui, de crier : « Vive Bonaparte ! » etc. Quand vint le tour du 3e de ligne, quelques cris commencent à éclater. Mouton se retourne, et, de sa puissante voix de commandement : Silence dans les rangs !» ordonne-t-il. Cela arrêta net la petite manifestation politique du régiment. Le Premier Consul pâlit, dit-on, en face d'une pareille audace. Mais, au fond, cette rudesse du soldat refusant de transiger avec les règlements militaires n'était pas faite pour lui déplaire. La nomination de MOUTON, survenue quelque temps après, le prouva bien. (Anecdote conservée dans la famille du maréchal comte Lobau.)

2 SCHOBERT (Laurent) était né à Sarre-Libre (Moselle), le 30 avril 1763 ; Enfant du corps admis à la solde du 96e régiment, le 30 avril 1770 ; engagé comme soldat le 1er février 1776 ; caporal le 14 mars 1784 ; sergent fourrier le 7 septembre 1784 ; sergent-major le 1er janvier 1791, il était nommé sous-lieutenant le 22 août 1792. Adjudant-major du 1er septembre, il prit rang de capitaine le 15 mars 1793, et commanda presque aussitôt une compagnie.
Il fut nommé aide de camp du général Grenier (fructidor an II), capitaine dans la garde du Directoire (3 brumaire an V), et dans la garde à pied des Consuls (13 nivôse an VIII). Nommé, le 25 brumaire an XII, chef de bataillon au 4e de ligne, il y passa major le 30 frimaire, et prit le commandement du 3e le 12 pluviôse an XIII.
Schobert fut fait général de brigade le 6 août 1811, servit à la Grande Armée le 22 juillet 1812, et obtint une retraite de 4,000 francs le 18 octobre 1815.
Campagnes. — Schobert a fait les campagnes de 1792, de 1793, des ans II, III et IV, aux armées de la Moselle, du Rhin et de Sambre-et-Mense ; celles des ans VII et VIII, à l'armée d'Italie ; ans IX, XII et XIII au camp de Boulogne ; 1805, 1806, 1807, 1808, 1809, 1812 à la Grande Armée.
Blessures. — Coup de biscaïen à la hanche gauche le 10 juin 1807, à la bataille d'Heilsberg ; fait prisonnier de guerre, il rentra le 10 août 1807.
Décorations. — Schobert, Simple chevalier de la Légion d'honneur en 1805, fut nommé commandeur après la bataille d'Austerlitz, en récompense de sa belle conduite à la défense du village de Telnitz.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Campagne de 1805 : Marche du 4e corps.

L'armée des côtes fut transportée sur le Rhin avec une rapidité foudroyante. L'ordre de mouvement était donné le 27 août au 4e corps (Soult). La division **LEGRAND**, comprenant dans sa première brigade les deux bataillons de guerre du 3e de ligne, partit le 31 de Boulogne, et, par Saint-Omer, Douai, Mézières, Verdun, Metz, Sarreguemines, arrivait le 26 septembre à Bergzabern. Les soldats, pleins d'enthousiasme, heureux de la grande guerre qui se préparait, enlevaient les étapes avec un admirable entrain : pas un traînard sur les routes.
L'Europe, stupéfaite, apprit en même temps le départ de la Grande Armée du camp de Boulogne, et son arrivée sur le Rhin.
Le 3e bataillon du 3e de ligne (commandant Mouton) avait, de son côté, quitté Metz le 17 septembre, à l'effectif de 550 hommes. Il rejoignit les deux premiers bataillons à Bergzabern, et le régiment se trouva constitué à trois bataillons de guerre. Son effectif, au 4 octobre, est de 92 officiers et 1,957 hommes présents sous les armes.
Dans le plan qui devait amener le désastre de la première armée autrichienne et la capitulation d'Ulm, le 4e corps avait ordre de passer le Rhin à Spire, et de marcher sur Nordlingen par la route d'Heilbronn-Hall-Ellwangen. La division **LEGRAND** était, le 5 octobre, à Ellwangen ; le 7, sur les hauteurs de Donauwerth, à cheval sur la route de Nordlingen. Le pont de Donauwerth, défendu par un seul bataillon de **COLLOREDO**, fut enlevé sans peine, et le 4e corps passa immédiatement sur la rive droite du Danube. Continuant son mouvement, il remonte le Lech jusqu'à Augsbourg et Landsberg, où il est tout entier le 11 octobre. Le 12, la division **LEGRAND** campe à Mindelheim, et, le 13, tout le corps d'armée arrive devant Memmingen. La ville capitulait le lendemain. **SOULT** faisait 4,500 prisonniers, plus 600 blessés à l'hôpital, et prenait 100 chevaux, 9 drapeaux et 11 pièces de canon. Le 3e de ligne n'avait eu qu'un seul officier, le lieutenant **COMBE**, blessé devant Memmingen.

Marche sur Vienne ; Combat de Hollabrünn (16 novembre 1805).

Après s'être avancé jusqu'à Ochsenhausen, le maréchal **SOULT** rétrograda sur Memmingen et Landsberg. **MACK** détruit, la Grande Armée avait à repousser les Russes de **KUTUSOF**, et à marcher sur Vienne : le 4e corps s'avança par Münich, Parsdorf et Mühldorf, où il passa l'Inn. Le 31 octobre, il était à Braunau. Le 4 novembre, il atteint Wels, sur la Traun, arrive à Enns le 6, et, le 10, occupe avec ses trois divisions Saint-Pölten, Wasserburg, Pottenbrünn et Herzogenburg.
Les ponts de Vienne étaient alors au pouvoir de **NAPOLÉON** ; **KUTUSOF** avait, le 9, repassé le Danube à Krems, et marchait vers la Moravie. L'Empereur donna l'ordre aux maréchaux **SOULT**, **LANNES** et **MURAT** de pénétrer en Moravie, et d'y joindre les Russes.
Le 14 novembre, la division **LEGRAND**, après avoir franchi le Danube, campe en avant de Kornenbourg : elle est, le 15, à Göllersdorf, et marche le 16 vers Hollabrünn, où **MURAT** et **LANNES** attaquaient l'arrière-garde de **KUTUSOF**, commandée par le prince **BAGRATION**.
Voici comment le maréchal **SOULT** rend compte du rôle brillant joué, dans cette affaire, par la division **LEGRAND** et le 3e de ligne en particulier :
« Les 3e et 2e divisions étaient cantonnées entre Göllersdorf et Hollabrünn. Le 16, à 1 heure de l'après-midi, je reçus ordre du prince Murat de les mettre sur-le-champ en marche, et de les diriger en avant d'Hollabrünn, pour former la réserve du corps du maréchal Lannes.
» Je dirigeai la division Legrand par la droite de Schöngraben sur le flanc gauche de la ligne ennemie, établie en avant du village de Grund. La division était en deux colonnes : celle de droite,

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

composée de l'infanterie légère, avait ordre de déborder l'ennemi et de venir s'établir en arrière de Grund, pour couper la retraite ; mais, l'attaque étant commencée, elle ne put arriver à temps et fut chargée de protéger le mouvement de la colonne de gauche.
» Celle-ci arriva sur l'ennemi l'arme au bras, et ne commença son feu que lorsque toute la gauche des Russes eut été entièrement débordée et Grund tourné. Legrand déploya alors ses deux brigades ; il fit rester celle du général Levasseur en réserve, marcha avec celle du centre, composée du 3e régiment, pour attaquer l'ennemi qui tenait encore en tête du village.
» Les Russes avaient garni toutes les maisons de Grund d'une partie de leur infanterie ; et, à mesure que la colonne avançait, le général Legrand devait faire emporter ces espèces de retranchements avant de s'engager jusqu'à l'extrémité du village, sans quoi il eût perdu beaucoup de monde. Parvenu aux deux tiers de ce défilé, le 3e de ligne se trouva attaqué par toute la colonne russe, que la division de grenadiers poussait de front, et qui avait déjà débordé sa droite. Dans un instant, la mêlée devint générale, et tous les militaires du 3e combattirent corps à corps ; quatre compagnies du 18e et la gauche du 75e purent même y prendre part.
» Pressés de tous côtés, les Russes firent une résistance opiniâtre. Mais enfin, ils furent entièrement défaits. Les rues de Grund, les cours des maisons, les écuries, les jardins, tout cet espace resta jonché de leurs cadavres. Un très grand nombre fut blessé ; le restant était entièrement pris, quand l'ennemi, profitant de l'obscurité de la nuit, mit en tête d'une colonne qu'il était parvenu à former plusieurs des siens qui parlaient français et une vingtaine de prisonniers qu'il nous avait faits. Marchant ainsi à la portée de la colonne commandée par le général Levasseur, il cria :
» — Cessez le feu ! c'est sur vos propres gens que vous tirez !
» Cette ruse réussit, et il parvint à sauver 7 à 800 hommes.
» Le général Legrand ne conserva que 500 prisonniers et 300 blessés, confondus avec les morts..... On en prit pendant toute la nuit qui étaient dans nos colonnes. A 10 heures, le feu cessa complètement.
» M. le général Legrand mérite d'être cité particulièrement par la fermeté, l'audace et la sagesse des dispositions qu'il prit dans cette affaire, et il fut parfaitement secondé par tous les chefs du 3e régiment..... Le général Legrand me rend compte que dans ce combat, où la valeur française s'est montrée dans tout son éclat, les Russes ont perdu au moins 3,000 hommes ; sa division a perdu 245 hommes, dont 46 tués, y compris les officiers, 170 blessés et 29 prisonniers ou égarés..... »
Le 3e perdait 5 officiers : le capitaine **FERT** ; les lieutenants **PARISET, MAUCO, CORDIER** et **CLAVEY**, tués dans les rues de Grund ; le capitaine **VERNADET**, le sous-lieutenant **JEPPÉ** étaient blessés, ainsi que l'adjudant **BRUMPT**, nommé quelques jours après sous-lieutenant, en récompense de sa belle conduite. Seize autres officiers étaient plus ou moins grièvement atteints.
Parmi les braves qui se signalèrent ce jour-là, il faut citer : les chefs de bataillon **MOUTON** et **HORIOT**[1] et le capitaine de grenadiers **BAUSSAIN**, qui firent des prodiges à la tête de leur

1 HORIOT (Paul-Marie) était né à Malleroy (Haute-Marne) le 4 mars 1769. Il servit au 6e régiment d'artillerie, du 2 décembre 1784 au 15 août 1791.
Capitaine au 3e bataillon de la Haute-Marne, le 18 octobre 1792, il fit les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord. Le 12 messidor an II, il était à la prise de Mons ; il s'empara de six caissons et d'une batterie qu'il avait tournés avec sa compagnie.
Capitaine à la 3e demi-brigade dès sa formation, il servit avec distinction en Allemagne, en Helvétie et en Italie, et au blocus de Gênes fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille. Nommé d'abord à la 97e, il revint trois mois après à la 3e. Le 15 brumaire an IX, il fut réformé ; le 12 brumaire an X, il rentrait avec son grade à la 3e demi-brigade.
Le 12 messidor an XII, il recevait cette lettre flatteuse du grand chancelier de la Légion d'honneur :
« L'Empereur, en grand conseil, vient de vous nommer membre de la Légion d'honneur. Je m'empresse et je me félicite vivement, Monsieur, de vous annoncer ce témoignage de la bienveillance de S. M. I. et de la reconnaissance nationale. • LACÉPÈDE. »

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

troupe : ayant brisé leur épée, ils ramassèrent chacun un fusil, et à coups de crosse, ne cessèrent d'assommer les Russes que quand ils eurent tous disparu.
Le commandant **HORIOT** tomba malheureusement, blessé de trois coups de baïonnette, et fut pris dans la mêlée : « Je sollicite avec beaucoup d'insistance l'échange de ce brave officier », écrivait le maréchal **SOULT** à l'Empereur.
Le sergent de grenadiers **LÉVÉQUE**, le grenadier **BÉRINGE**, se couvrirent de gloire : au plus fort de la mêlée, on les apercevait frappant sans relâche et amoncelant à leurs pieds les cadavres russes.
Le tambour **MOLT**, après avoir battu la charge, s'empara d'un fusil et tua plusieurs ennemis à coups de baïonnette.
Le caporal de voltigeurs **VUILLEMOT** tua également plusieurs Russes, et à lui seul ramena vingt prisonniers.
Mais tout l'honneur de cette journée revient au fourrier **DAIGROND**. Il était à la garde du drapeau ; le sous-officier qui le portait tombe frappé ; trois fourriers viennent tour à tour se remplacer au périlleux honneur de porter, dans la mêlée, l'aigle du régiment ; ils sont tour à tour grièvement blessés, et le drapeau va tomber entre les mains des Russes, quand **DAIGROND** s'élance, s'en empare, et sans reculer d'un seul pas, tenant tête avec une vigueur surhumaine au flot des ennemis qui fond sur lui, il assomme et tue à coups de crosse ou de baïonnette tous ceux qui se présentent à portée de son bras. Il était bientôt dégagé par une charge furieuse, qui acheva la déroute des Russes.

Bataille d'Austerlitz (2 décembre 1805).

Le 10 novembre, **NAPOLÉON** portait son quartier général à Brünn. Craignant toujours l'intervention possible de la Prusse, il souhaitait une grande bataille, décisive, contre l'armée austro-russe, et s'y préparait, étudiant son terrain, et laissant au repos ses troupes fatiguées de cette grande marche victorieuse de trois mois ! La Grande Armée n'était guère diminuée que d'un cinquième de son effectif ; elle comptait encore de 60 à 65,000 combattants. L'armée des deux empereurs, sous Olmütz, était forte de 90,000 hommes.
La division **LEGRAND**, qui s'était avancée lentement depuis Hollabrünn, occupait, le 21 novembre, Austerlitz, Menitzau et Drasonitz. Elle y séjourna jusqu'au 28, et, le 29 et le 30, bivouaqua devant Mardorf.
Le 1er décembre, veille de la bataille, elle était au bivouac de Schlapanitz. Le soir, elle prit position en arrière de Kobelnitz, faisant occuper par de l'infanterie les villages de Sokolnitz et de Telnitz, et gardant la ligne du Goldbach. Quatre cents hussards autrichiens se présentent, à la nuit, devant Telnitz, repoussent les postes français : un bataillon du 3e de ligne accourt, refoule la cavalerie ennemie, et reprend le village, faisant un certain nombre de prisonniers.
Le 3e, à Telnitz, était à l'extrême droite de la ligne française au point le plus rapproché des étangs de Menitz et de Satschan, où l'Empereur voulait attirer les Russes : il devait défendre pied à pied le terrain aux colonnes ennemies, donner le temps à la division **FRIANT** d'arriver à son secours, et à **NAPOLÉON** d'occuper le plateau de Pratzen, de couper en deux l'armée austro-russe[1].
Les premiers coups de fusil, dans cette immortelle journée du 2 décembre 1805, furent tirés par le régiment.

1 Le 3e savait d'avance le rôle qu'il aurait à jouer dans la bataille. Une proclamation de l'Empereur, lue ce jour-là à toute l'armée, avait fait à la fois connaître aux soldats ce que ferait l'ennemi, et comment Napoléon comptait l'écraser. « Soldats, l'armée russe se présente devant vous….. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn… Les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc… «

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

« A 2 heures du matin, l'infanterie ennemie, soutenue par de nombreux partis de cavalerie, se présenta devant Telnitz, et attaqua immédiatement le village. Mais le trouvant défendu par le bataillon du 3e qui l'occupait depuis la veille, elle prit position et fit avancer son canon. Legrand porta alors les deux bataillons du 3e en soutien du 1er..... La division Legrand fut formée : une brigade, composée du 3e et du bataillon des tirailleurs du Pô, soutenue par la cavalerie aux ordres du général Margaron et par six pièces de canon, fut chargée de la défense de Telnitz et Sokolnitz ; le restant se forma sur deux lignes, en colonnes d'attaque, en avant de Sokolnitz [1]. »

Ce que **NAPOLÉON** avait prévu, arriva : les Russes, abandonnant le plateau de Pratzen, descendaient sur le Goldbach en trois colonnes et cherchaient à déborder notre droite, à nous couper la route de Vienne.

L'avant-garde autrichienne de **KIENMAYER**, précédant les colonnes de **BUXHOWDEN**, sort d'Augeszd, à l'effectif de cinq bataillons et quatorze escadrons, aborde impétueusement la ligne du Goldbach (très escarpé en cet endroit) et cherche à gravir la pente, couverte de vignes, qui mène à Telnitz. Les tirailleurs français, disséminés dans les vergers, derrière les accidents du sol, l'accueillent par un feu nourri et ajusté : en un instant, la terre est jonchée de cadavres de hussards autrichiens.

Le régiment de Szeckler perd la moitié de son effectif et recule.

KIENMAYER réunit de nouveau ses cinq bataillons, les lance sur Telnitz : ils ne peuvent y pénétrer « grâce à la fermeté du 3e de ligne, qui les reçut avec la vigueur d'une troupe éprouvée[2] ».

Cependant, la première colonne russe arrivait en vue de Telnitz : elle était forte de vingt-quatre bataillons (Doctorow). Ralliant les troupes de **KIENMAYER**, les Russes attaquent de nouveau le village. Les bataillons du 3e de ligne, après une résistance désespérée, commencent à céder, sont complètement débordés sur leur droite, pendant que les quatorze escadrons autrichiens de **KIENMAYER** tombent sur la cavalerie légère du général **MARGARON**.

Le 26e léger accourt, envoyé par **LEGRAND** au secours du 3e : mais que pouvaient ces deux faibles régiments contre la masse des bataillons ennemis ? Leur situation était critique. Heureusement le général russe **BUXHOWDEN** hésite, s'arrête pour attendre l'arrivée de sa deuxième colonne (Langeron).

Il était alors 8 heures du matin. La division **FRIANT**, venant de Gross-Raigern à marche forcée, entrait en ligne, conduite par **DAVOUT** en personne : sa cavalerie se précipite au galop sur Telnitz, y rejette la colonne russe qui débouchait. La colonne **HEUDELET**, ralliant le 3e de ligne, entre dans le village, baïonnette baissée, et refoule Russes et Autrichiens, dans un désordre inexprimable, jusque dans les fossés du Goldbach.

Un retour offensif de l'ennemi nous enleva encore une fois Telnitz : mais la colonne de **DOCTOROW** n'en put jamais déboucher, et tout le jour on lutta sur place avec un furieux acharnement.

« Un feu continuel de mitraille, de mousqueterie et des charges continuelles de toutes armes, à chaque instant réitérées, arrachaient successivement les succès qui s'obtenaient sans que, de part ou d'autre, on pût faire de progrès[3]. »

A Sokolnitz, l'héroïque **FRIANT**, avec ses deux dernières brigades, arrêtait les colonnes **LANGERON** et **PRIBYSCHEWSKI** ; et, pendant que **SOULT**, au centre, enlevait le plateau de

1 Rapport du maréchal Soult.

2 Thiers. Histoire du Consulat et de l'Empire. « La résistance opposée par le 3e, dit dans son rapport le maréchal Soult, fit augmenter ses efforts à l'ennemi, et plusieurs charges lui donnèrent la mesure des difficultés qu'il aurait à surmonter pour parvenir au résultat qu'il se proposait..

3 Rapport du maréchal Soult.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Pratzen, que **LANNES** et **MURAT**, à gauche, battaient les troupes de **BAGRATION**, 8,000 Français disputaient victorieusement la ligne du Goldbach à 35,000 Russes.
Il était temps que l'Empereur arrivât au secours de l'aile droite.
Il descend les pentes de Pratzen, et tombe sur les derrières des Russes avec **SOULT, OUDINOT** et la garde. Les colonnes ennemies, prises entre deux feux, cernées de toutes parts, tourbillonnent dans une indescriptible confusion, fuient de tous les côtés, s'enfonçant dans les marécages de Kobelnitz, s'engloutissant aux étangs glacés de Menitz et de Satschan, et couvrant de leurs morts le champ de bataille d'Austerlitz.
La division **LEGRAND** termina dignement cette journée : par une manœuvre savante, elle força la gauche d'une colonne de 1,200 hommes « à se précipiter dans les marais fangeux de Sokolnitz, où elle fut engloutie et perdue ; la tête de cette colonne fut poursuivie jusqu'à Schlapanitz et enlevée.....[1]. »
Le 3e fut le régiment le plus éprouvé de toute l'armée : sur un effectif de 1,644 hommes présents, il avait 56 tués et 376 blessés. Le capitaine **VILLEMIN**, les lieutenants **VAUCANSON** et **RAGOT**, les sous-lieutenants **THÉVENY** et **SAULNIER** étaient au nombre des morts ; parmi les blessés, citons : les capitaines **LAIGNELOT**, **POLOSSON, GOGUEL, HEIDET** et **STEGER** ; les lieutenants **MATROT, GIBOTZ, BOUCHEIX, CIREL, COQUERILLE, GRILLET** et **FOUQUIER** ; les sous-lieutenants **CORBIN, DESCAVES, BOLOT** et **MIEN**.
Le capitaine **BAUSSAIN**, commandant la 1re compagnie de grenadiers, eut encore, comme à Hollabrünn, l'honneur d'être particulièrement cité dans le rapport du maréchal **SOULT** : « Il a justifié d'une grande capacité et d'une grande bravoure », disait le maréchal, en le proposant pour major. Le capitaine **LÉTANG**, également cité, était proposé pour chef de bataillon ; le sergent **CORDELIER**, blessé après des prodiges de valeur, était nommé sous-lieutenant le lendemain de la bataille.
L'Empereur sut dignement récompenser le régiment tout entier dans la personne de son colonel : le 25 décembre, **SCHOBERT**, bien que simple chevalier de la Légion d'honneur, était nommé commandant de l'ordre.
« Parmi les 74 commandants, nous citerons **SCHOBERT**, colonel du 3e de ligne, qui avait été placé dans le village de Telnitz. C'est lui qui brûla la première amorce. Il combattit toute la journée sans que l'ennemi pût le déloger de ce poste, dont la conservation était de la plus haute importance. **SCHOBERT** était simple légionnaire. L'Empereur le créa commandant lui faisant ainsi sauter un grade, pour mieux récompenser sa belle conduite[2]. »

Fin de la campagne ; mouvements du dépôt.

Le coup de foudre d'Austerlitz termina la campagne ; le traité de Presbourg fut signé le 26 décembre 1805.
Après être resté deux jours à Telnitz et à Sokolnitz, le 3e arrive à Parsdorf le 7 décembre. Son effectif, à cette époque, était de 60 officiers et 1,304 hommes de troupe, présents sous les armes ; il avait, aux hôpitaux, 15 officiers et 639 hommes.
Le 4e bataillon, resté à Metz, avait été dirigé sur Strasbourg dans les premiers jours d'octobre[3] ; il comptait au 3e corps de l'armée de réserve, mais ne servit, pendant la campagne, qu'à renforcer ses

1 Rapport du maréchal Soult.
2 Mazas, Histoire de la Légion d'honneur.
3 Départ de Metz le 28 septembre. Arrivée à Strasbourg, 4 octobre.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

bataillons de guerre. C'est ainsi que, dès son arrivée à Strasbourg, il envoyait un détachement de 120 hommes rejoindre le régiment à la Grande Armée.

Récompenses accordées au régiment : promotions dans la Légion d'honneur (14 mars 1806).

Le 14 mars 1806, à la suite des revues des inspecteurs généraux et sur les propositions de chaque corps, l'Empereur signait une grande promotion dans la Légion d'honneur, pour récompenser toutes les belles actions accomplies pendant la campagne. Etaient nommés chevaliers, au 3e de ligne[1] :
Les capitaines **HUGUES, GADOUX, MATROT** (adjudant-major), **VALETTE** et **VENDEUR** ;
Les lieutenants **BOGNY, BOUCHEIX, PRODHOMME, RICHON** et **STIEL** ;
Les sous-lieutenants **BIPPERT, JEPPÉ** ; L'adjudant sous-officier **ROBERT** ; les sergents-majors **DAIGROND, GUILLERAUT, MOUTON** ; le sergent-major de grenadiers **FONDART** ;
Les sergents **LÉVÉQUE, GROFFILLET, MAIRE, PAROISSE, VUILLEMOT** et **GIRARD** ;
Les caporaux **SCHREIBER** et **VANNIER** ;
Le tambour **MOLÉ**.

CHAPITRE X

L'Empire. - Campagnes de 1806, 1807 et 1809.

Cantonnements en Bavière ; campagne de 1806 ; le 3e à Braunau. — Marche sur Stettin et Marienbourg ; le 3e au corps d'armée de réserve. — Reprise des hostilités ; bataille de Heilsberg (10 juin 1807). — Bataille de Friedland (14 juin 1807). Fin de la campagne ; cantonnements en Allemagne. — Réorganisation de l'infanterie ; mouvements du 3e en 1808. — Campagne de 1809 ; marche de la division Saint-Hilaire ; bataille de Thann (19 avril 1809). — Combat de Schierling ; bataille d'Eckmühl (21 et 22 avril 1809). — Marche sur Vienne; bataille d'Essling (22 mai 1809). — Bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809). — Cantonnements en Autriche ; retour du régiment en France. — Marches et garnisons en France, de 1810 à 1812.

Cantonnement en Bavière ; campagne de 1806 ; le 3e à Braunau.

Au mois de janvier 1806, les trois bataillons de guerre du 3e régiment, toujours à la 3e division du 4e corps, marchent lentement vers la Bavière ; ils sont, le 14, à Sigartzkirchen ; le 16, à Saint-Potten ; le 1er février, à Saint-Marien ; le 16 février, à Weissemberg ; le 1er mars, à Wilwald, et arrivent à Passau, qu'ils devaient occuper.
Ils y furent répartis de la manière suivante : le 1er bataillon, à Passau ; le 2e, à Halls ; le 3e, à Saint-Nicolas[2].

1 Moniteur du 16 mars 1806.

2

	Officiers	Présents Hommes	Aux hôpitaux
Effectifs en mars :			
1er bataillon, commandant HORIOT.	32	604	105
2e bataillon, commandant MOTTE.	28	576	117
3e bataillon, commandant MARIE.	26	881	118

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le 4e bataillon restait à Strasbourg, continuant à alimenter les bataillons de guerre. Il envoya 400 hommes à la fin du mois de juillet, c'est-à-dire au moment où les préparatifs militaires de la Prusse ne pouvaient plus laisser aucun doute sur la probabilité d'une campagne prochaine.
L'entrée en Saxe des troupes prussiennes fournit à **NAPOLÉON** le prétexte attendu pour commencer la guerre ; le 3e de ligne ne devait pas y prendre une part active. Avant de quitter Paris, l'Empereur l'avait désigné pour une mission spéciale :
« Le maréchal Soult laissera le 3e régiment tout entier dans Braunau, sous les ordres du général de division Merle... Il doit y avoir dans Braunau des vivres pour huit mois... On peut y faire la plus brillante résistance, et, dans aucun cas, on ne doit se rendre sans avoir reçu plusieurs assauts au corps de la place [3]. »
Ces sages précautions étaient dictées par la crainte de voir l'Autriche envahir brusquement la Bavière, et tomber sur les flancs de l'armée française, pendant qu'elle aurait à lutter de front avec les Prussiens. « Du reste, ajoutait Napoléon, rien ne porte à penser que l'Autriche ait des vues hostiles, et on doit agir en conséquence... On recommandera à tout officier de la garnison de ne tenir aucun propos, devant vivre avec les Autrichiens dans la meilleure intelligence, quoique sur nos gardes. »
Les trois bataillons, sans cesse renforcés par le dépôt, à un effectif rond de 1,000 hommes chacun, restèrent donc en garnison à Braunau, du mois d'octobre 1806 au 12 mars 1807[1].

Marche sur Stettin et Marienbourg ; le 3e au corps de réserve.

Le régiment fut, à cette époque, remplacé à Braunau par le 7e de ligne, et dirigé sur Berlin, où il devait arriver le 23 avril ; mais à Géra, il reçoit l'ordre de marcher sur Thorn (23 mars). II est, le 8 avril à Gratz, le 9 à Posen, où un nouveau contre-ordre le dirige sur Stettin. Il arriva à Stettin le 18 avril, par Driesen, Woldenberg, Avenswald et Stargard, et fut mis sous les ordres du maréchal **MORTIER** (8e corps d'armée). Ce corps, en position sur la Peene, observait les Suédois, devait s'opposer aux débarquements anglais et assurer les opérations des sièges de Dantzig et de Stralsund.
Le 3e resta à Stettin jusqu'au 29 avril. L'armistice signé avec les Suédois permit alors de le diriger sur Dantzig.
Il arriva le 10 mai à Thorn, par Nakel et Bromberg ; et, repartant de Thorn le 13, gagna Marienbourg (17 mai), et occupa l'île de la Nogath, où s'organisait le corps d'armée de réserve, placé sous les ordres du maréchal **LANNES**. Il compta, dans ce corps, à la division **VERDIER**.
Il arriva d'ailleurs trop tard pour coopérer aux opérations du siège de Dantzig : la place fut rendue le 26 mai.

Reprise des hostilités ; bataille de Heilsberg (10 juin 1807).

La belle saison était revenue ; **NAPOLÉON** en profita pour faire quitter leurs cantonnements à toutes ses troupes, et les faire camper.
La division **VERDIER** (3e et 72e de ligne) campa à Liebenthal, près de Marienbourg.

3 Ordre au maréchal Berthier, daté de Saint-Cloud, 19 septembre.

1 Le 3e de ligne n'était et ne pouvait pas être à la bataille d'Iéna, comme le colonel Brahault l'affirme dans son histoire succincte du régiment. Il est étonnant qu'une pareille erreur ait pu être commise, alors que tous les historiens, Thiers en tête, ont mentionné le rôle spécial attribué au 3e de ligne. II avait mis en garnison à Braunau le 3e de ligne, beau régiment à quatre bataillons dont trois de guerre... — Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire. »

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Les armées russe et française étaient séparées par le cours de l'Alle, et l'on s'attendait, d'un moment à l'autre, à voir **NAPOLÉON** ou **BENNINGSEN** prendre l'offensive. L'Empereur comptait se mettre en mouvement le 10 juin : il fut prévenu par les Russes.
Le 5, **BENNINGSEN** essaie d'envelopper le corps du maréchal **NEY**. **NEY** se sauva par une admirable retraite, et Napoléon donna aussitôt ses ordres pour concentrer ses forces.
La division **VERDIER** quittait Liebenthal le 6, se dirigeant sur Christburg ; le 7, elle atteint Saalfeld. Elle est, le 8, sur la route de Deppen, et arrive le 9 en arrière de Guttstadt.
Le lendemain, **MURAT** et **SOULT** se heurtaient à l'armée de **BENNINGSEN**, qui avait pris position à Heilsberg. Le combat dura jusqu'à la nuit, et 30,000 Français luttèrent héroïquement contre 90,000 Russes, protégés par de solides retranchements et une formidable artillerie. Vers le soir, le corps du maréchal **LANNES** entra en ligne. La division **VERDIER** déborda la droite de l'armée russe ; les 12e léger et 3e de ligne, conduits par le général **VEDEL**, enlevèrent vigoureusement, à la baïonnette, des redoutes que l'ennemi avait défendues toute la journée.
« Le 10 de ce mois, je reçus ordre de Votre Majesté, de soutenir l'attaque du corps du maréchal Soult sur Heilsberg. Votre Majesté a vu par elle-même le mouvement de la division Verdier, sur la droite de l'ennemi. Une partie de cette division l'a poussé jusqu'au delà de ses redoutes, et lui a fait un mal horrible. La nuit a mis seule fin au combat. Le 2e et 12e d'infanterie légère, et le 3e de ligne ont beaucoup souffert de la nombreuse artillerie de l'ennemi. Les divisions de M. le maréchal Soult ont été témoins de la belle conduite de ces trois régiments. Parmi les blessés se trouve le colonel du 3e de ligne, qui a été fait prisonnier[1]. »
Le régiment venait, en deux heures, de se dédommager de ses dix-huit mois d'inaction : il avait 44 tués, dont 7 officiers, et 726 blessés! Le colonel **SCHOBERT**, en menant ses bataillons à l'assaut des redoutes russes, était tombé, frappé d'un coup de biscaïen à la hanche gauche : il ne put, dans l'obscurité, être ramené, et resta entre les mains des Russes.
Les capitaines **COUSIN, BERRIER** et **SCHOLLER** ; les lieutenants **KLEIN** et **GURGÉ** ; les sous-lieutenants **JUIF** et **CHABAUD**, avaient été tués.
Parmi les blessés, citons : le chef de bataillon **GRANDIDIER**, les capitaines **GADOUX**, **LAIGNELOT, GOMER, ANDRÉ**[2], **VERNADET, DELPHIN, CLÉMENT, GUILLAUMOT, BOICHOT** ; les lieutenants **PARISOT, GIBOTZ, CIREL, BIPPERT** ; les sous-lieutenants **BESSIN, DUROUSSEAU** et **SAGE**.
Le sergent-major **RENAUD**, chevalier de la Légion d'honneur, un des héros du siège de Gênes, s'était particulièrement distingué et avait été blessé d'un coup. de feu à la bouche ; le sergent-major **DAIGROND**, chevalier de la Légion d'honneur, était aussi parmi les blessés, ainsi que l'adjudant **ROBERT**, plus tard officier au corps, et qui gagna la croix dans cette journée d'Heilsberg.

Bataille de Friedland (14 mai 1807).

Après Heilsberg, le 3e fut dirigé sur Eylau. L'armée russe battait en ce moment en retraite le long de l'Alle ; **NAPOLÉON** chercha à la couper de Königsberg. La bataille de Friedland (14 juin 1807) allait terminer la campagne par un nouveau coup de tonnerre.
Dans cette immortelle journée, le 3e régiment doit revendiquer hautement l'honneur d'avoir fait partie de ce corps d'armée du maréchal **LANNES**, qui, par son héroïque dévouement, par l'indomptable énergie de son chef, sut jusqu'à midi arrêter victorieusement les masses de l'armée russe, permit à l'Empereur d'accourir avec toutes ses forces et d'écraser ses ennemis.

1 Rapport du maréchal Lannes,
2 Mort le 27 juin, à l'hôpital de Marienbourg, des suites de ses blessures.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

C'était l'anniversaire de Marengo : les Français le célébrèrent dignement.
« En passant à Preussich-Eylau, le 13 au matin, je reçus l'ordre d'aller prendre position à Damnau et d'envoyer toute ma. cavalerie à Friedland. A peine la tête de ma colonne arrivait à Damnau que le commandant de la cavalerie me fit dire qu'après avoir pénétré dans Friedland, il en avait été chassé par des forces supérieures.... Au même moment je reçus une lettre de Votre Majesté, qui m'annonçait que toute l'armée ennemie cherchait à déboucher par ce pont pour se jeter sur Königsberg, et que je devais faire tous mes efforts pour empêcher ce mouvement. Je marchai donc sur Friedland avec tout mon corps d'armée. »
Le 14, à 1 heure du matin, j'arrivai avec la division de grenadiers (Oudinot) au village de Posthenen, où je trouvai l'avant-garde ennemie. L'affaire s'engagea. L'ennemi fut vivement repoussé, et je m'établis sur deux lignes de la manière suivante : ma droite, au bois près Sortlack ; mon centre, en avant de Posthenen ; ma gauche à Heinrichsdorf.....
» Dans cette position avantageuse, je combattis l'ennemi avec ma seule division de grenadiers jusqu'à 9 heures. Alors, la division Dupas, du 8e corps, arriva : je la plaçai entre Posthenen et Heinrichsdorf. La division Verdier, retardée dans sa marche par différents obstacles, arriva une heure après.....
» L'ennemi faisait les plus grands efforts pour reprendre Heinrichsdorf, et nous tournait sur la droite. Je formai cette dernière division en deux colonnes mobiles que je fis manœuvrer de la droite à la gauche, et *vice versa*, en profitant de l'inégalité du terrain et de la hauteur des seigles.....
» L'ennemi n'eut pas de meilleur succès dans plus de trente charges d'infanterie et de cavalerie qu'il fit sur toute l'étendue de notre ligne. Partout et toujours, il fut attaqué par un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, et souvent reconduit à la baïonnette[1] ».
Le point le plus disputé fut la lisière du bois de Sortlack. Les Russes avaient fini par s'emparer du village ; mais, dès que leurs colonnes d'attaque s'élançaient vers le bois, une brigade de la division **VERDIER** en sortait, baïonnette baissée, et les refoulait en désordre. Vers midi, l'ennemi avait renoncé à aborder cette infranchissable lisière.
C'est à ce moment que **NAPOLÉON** accourut. Il vit l'armée de **BENNINGSEN** tout entière dans ce coude de l'Alle, dont Friedland marque le fond ; et bien que tous ses corps ne pussent entrer en ligne que fort avant dans la journée, il se décida immédiatement à livrer une nouvelle bataille. La division **VERDIER** fut ramenée à Posthenen, où **LANNES** formait le centre de la ligne française.
NEY et **DUPONT** (aile droite) s'élancent pour enlever Friedland, couper les ponts de l'Alle : un combat formidable s'engage dans Friedland en flammes ; les ponts sont brûlés, en partie par les Français, en partie par les Russes eux-mêmes. En vain, **GORTSCHAKOFF** essaie-t-il de forcer le passage entre Posthenen et Heinrichsdorf : **LANNES, MORTIER** et **GROUCHY** (centre et aile gauche) le refoulent sur l'Alle, et les malheureux débris de l'armée russe n'ont d'autre ressource que de se jeter dans la rivière pour échapper à un désastre complet.
80 bouches à feu restaient entre nos mains ; nous perdions 7 à 8,000 hommes tués ou blessés, mais qu'était-ce là en comparaison des 25,000 Russes dont les corps jonchaient les deux rives de l'Alle ?
Le 3e d'infanterie, à lui seul, avait 85 sous-officiers ou soldats tués et 635 blessés. Parmi les officiers blessés, citons : les capitaines **MATROT, BOGNY, COQUERILLE, VERNADET** et **GADOUX** ; les lieutenants **PARISOT, DESPLAN, FOUQUIER, BIPPERT, GRILLET** ; les sous-lieutenants **ISSELIN, MENASSIER, JAQUET, LOUSTEAU, LARROQUE** et **BREZET**. L'adjudant **ROBERT**, les sergents-majors **JUNOT** et **FRISSARD**, le sergent **NARÇON**, plus tard officiers au corps ; les sergents **LONGIS, JEANNIN** et **BÉGUE** ; les caporaux **BONNEFOND**, **JOFFRE** et

1 Rapport du maréchal Lannes.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

CAMMER, les grenadiers **NOEL** et **LAIR**, avaient tous été plus ou moins grièvement blessés après des prodiges de valeur.
Le modeste et vaillant caporal **BAUDIN**, chevalier de la Légion d'honneur, un des héros de Gênes, avait trouvé, à Posthenen, une mort glorieuse.
En l'absence du colonel **SCHOBERT**, prisonnier de guerre, le 3e était commandé par le chef de bataillon **LAFITTE** ; la valeur et l'intelligence de cet officier supérieur furent particulièrement remarquées du maréchal **LANNES**, qui le signala à l'Empereur. Le commandant **LAFITTE** reçut en récompense la croix d'officier de la Légion d'honneur[1].

Fin de la campagne ; cantonnements en Allemagne.

La victoire de Friedland marqua la dernière étape de cette longue course à travers l'Europe commencée au camp de Boulogne et finie sur les bords du Niémen. Le 3e arrivait à Tilsitt le 19 juin ; le traité de paix fut signé le 8 juillet.
La division **VERDIER** fut immédiatement dirigée par Königsberg sur Elbing (13 juillet). Dans la distribution de l'armée en quatre grands commandements, elle devait faire partie du deuxième commandement, aux ordres du maréchal **SOULT**, chargé d'occuper la vieille Prusse jusqu'à l'Oder ; les environs de Dantzig lui étaient assignés comme cantonnements : « Elle occupera le pays au delà de deux lieues de rayon, afin de vivre sur la Prusse. Elle ne rentrera sur le territoire de Dantzig qu'au moment où l'on devra évacuer la Prusse[2]. »
A la fin du mois d'août, la division venait cantonner dans l'île de Nogath.
Le 11 novembre, **NAPOLÉON** répartissait de nouveau les troupes de la Grande Armée en six grands commandements. La division **VERDIER** était dissoute, et le 3e régiment d'infanterie passait au corps d'armée du maréchal **SOULT**, division **SAINT-HILAIRE** (4e corps, 1re division, 2e brigade). Il joignit sa nouvelle division le 5 décembre, et cantonna aux environs de Stettin.

Voici sa situation au 15 décembre 1807 :

1er bataillon (commandant LAFITTE), 35 officiers, 700 hommes, cantonné à Brupow ;
2e bataillon (commandant MOTTE), 27 officiers, 768 hommes, cantonné à Taschenberg ;
3e bataillon (commandant POINSOT), 25 officiers, 677 hommes, cantonné à Strassburg.

Le 4e bataillon (dépôt), commandé par le chef de bataillon **GRANDIDIER**, était toujours à Strasbourg. Il fournit, vers cette époque, quatre compagnies au corps d'observation des côtes de l'Océan (11e régiment provisoire, 4e bataillon). Ces quatre compagnies, d'un effectif total de 600 hommes, partirent de Strasbourg le 14 novembre 1807, arrivèrent le 28 à Mézières, où s'organisait la 3e division de l'armée des Côtes. Elles furent ensuite dirigées sur Orléans (11 décembre), puis sur Bayonne (2 janvier 1808), où elles arrivaient le 1er février. Elles cessèrent bientôt de compter au 3e par suite de la réorganisation de l'infanterie.

---

1 A la suite de la campagne, étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur au 3e de ligne : les capitaines GOMER, GUILLAUMOT, CHAMION, GUY, STEGER, DELPHIN, GACHET ; les lieutenants CIREL, LUC, GORGÉ, COURTOT, PETIT-GUYOT ; les sous-lieutenants MENASSIER, FELDER, JAQUET, LACOSTE ; les adjudants MERLET, ROBERT, DESPRAT ; les sergents BARTHES, LONGIS, NARGON, JEANNIN, BÈGUE, PETIT-GUYOT; les caporaux BONNEFOND, JOFFRE, CAMMER ; les grenadiers NOEL ET LAIR (nominations du 1er octobre 1807).
2 Correspondance de Napoléon, ordre du 12 juillet 1807.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Réorganisation de l'infanterie ; mouvements du 3e en 1808.

Cette réorganisation fut décrétée le 18 février 1808. Chaque régiment devait compter désormais cinq bataillons, dont quatre de guerre et un de dépôt.
Les bataillons de guerre étaient composés de six compagnies d'égale force (140 hommes) : une de grenadiers, une de voltigeurs, quatre de fusiliers. Le bataillon de dépôt comptait seulement quatre compagnies.
Le 3e de ligne, ancien régiment à quatre bataillons, soit trente-six compagnies, fut donc organisé à cinq bataillons et n'eut plus que vingt-huit compagnies. Les compagnies en excédent furent versées dans les régiments à trois bataillons ; les cadres supplémentaires revinrent au dépôt.
Cette organisation nouvelle ne fut pas très appréciée dans l'armée ; on sentait trop qu'elle était dictée par la politique seule, par la nécessité d'envoyer constamment des troupes en Espagne, sans paraître diminuer les régiments de la Grande Armée[1].
A cette date va aussi commencer la confusion dans tous les corps, qui auront des détachements un peu partout : en Allemagne, en France, en Espagne ; ainsi, au 1er avril 1808, les trois premiers bataillons du 3e sont aux environs de Stettin, à la division **SAINT-HILAIRE** ; le 4e bataillon a ses deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs à Dantzig, dans la division **OUDINOT** ; ses quatre compagnies de fusiliers comptent à un régiment provisoire du corps d'observation des côtes de l'Océan (3e régiment provisoire); le 5e bataillon (dépôt) est à Strasbourg.
En août, la division **SAINT-HILAIRE** est dirigée sur Berlin. Les bataillons du 3e campent aux environs.
L'armée française occupe la Prusse jusqu'au 5 décembre 1808.
A cette époque, il ne resta plus en Allemagne qu'un corps d'observation sous le nom d'armée du Rhin (maréchal Davout). Il fut établi sur la rive gauche de l'Elbe, à l'exception de la division **SAINT-HILAIRE**, qui occupa la Poméranie suédoise.
Les trois bataillons du 3e entrèrent à Stralsund ; ils y furent rejoints, vers la fin de décembre, par les voltigeurs et les grenadiers du 4e bataillon, venant de Hanau, où ils avaient quitté la division **OUDINOT**.
Sous l'énergique commandement de **DAVOUT** l'hiver fut employé à perfectionner l'instruction, à réparer l'armement, et, au printemps de 1809, l'armée du Rhin était prête à entrer en campagne.

Campagne de 1809 ; marche de la division Saint-Hilaire ; bataille de Thann (19 avril 1809).

Depuis longtemps l'Autriche pressait fiévreusement ses préparatifs. Tout la poussait à une nouvelle guerre : les instances du cabinet anglais, l'hostilité sourde qui se manifestait contre nous dans l'Allemagne entière et surtout l'absence de **NAPOLÉON** et d'une bonne partie de l'armée retenue en Espagne par la funeste guerre que la France venait d'entreprendre. Les armées autrichiennes étaient prêtes dès le mois de mars 1809, alors que **NAPOLÉON** ne pouvait encore leur opposer que le seul corps de **DAVOUT**. La lenteur de l'archiduc **Charles** nous sauva.
La division **SAINT-HILAIRE** fut transportée avec une merveilleuse rapidité de la Poméranie sur Ratisbonne. Le 3e de ligne, parti le 6 mars de Stralsund, arrivait le 18 à Magdebourg, où il fut rejoint par 300 hommes venant du dépôt. Il s'y arrête jusqu'au 24, pour se réapprovisionner en munitions, remplacer les parties de l'armement et de l'équipement jugées défectueuses. Il arrivait le 1er avril à Bamberg et se dirigeait aussitôt sur Ratisbonne.

1 Berthézène, Souvenirs militaires.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Les hostilités ne furent dénoncées que le 9 avril ; et, comme pour donner à **NAPOLÉON** le temps d'accourir et de concentrer son armée, l'archiduc **Charles** mit sept jours à se porter de Braunau sur Landshut. Le 17, l'Empereur était à Donauwerth : il envoya aussitôt l'ordre à **DAVOUT** de venir le rejoindre à Abensberg.

Depuis le 9, le 3e était campé à Nieder-Windzer, sur la rive gauche du Danube ; il passa sur la rive droite, avec tout le corps d'armée[1], dans la journée du 18. Le lendemain, de très grand matin, **DAVOUT** commençait son audacieuse marche de flanc devant l'armée de l'archiduc **Charles**. Pendant que les équipages, la grosse cavalerie, l'artillerie de réserve gagnaient Abensberg par la chaussée d'Abach, les quatre divisions d'infanterie du 4e corps s'engageaient dans un petit chemin, qui, à travers les bois, conduit dans une vallée étroite, coupée de ravins et de défilés, où l'on trouve les villages de Sudorf, de Peising, de Salhaupt et de Tengen. Les divisions **MORAND** et **GUDIN** passèrent sans être inquiétées ; mais, sur les 10 ou 11 heures, au moment où la division **SAINT-HILAIRE** atteignait le village de Tengen, une fusillade nourrie balaya la route : c'était l'armée autrichienne qui attaquait.

DAVOUT, qui marchait avec la division, lui fit aussitôt prendre position à mi-côte, sur les hauteurs septentrionales de la vallée, et, par un admirable dévouement, « sentant combien ses troupes étaient nécessaires à l'Empereur, loin d'arrêter le mouvement de ses premières divisions, il le hâta de tous ses moyens, et le favorisa efficacement, en appelant sur le point où il se trouvait l'attention et les efforts de l'ennemi[2]. » La division **SAINT-HILAIRE,** seule, sans artillerie, avait à lutter contre 60,000 Autrichiens !

En face des hauteurs qu'elle occupait, au delà de l'étroit vallon, s'étendait une longue plaine, bordée à droite et à gauche de forêts épaisses. Le fond de la plaine était formé par un étang et une lisière de bois, masquant les hauteurs du village d'Hausen, où était concentrée l'armée ennemie. En ce moment, les troupes légères de l'archiduc et une partie de son artillerie occupaient seules la plaine. Le 57e de ligne s'élance, refoule les tirailleurs, et, après avoir franchi le ravin, s'établit solidement dans la plaine.

Mais l'artillerie autrichienne faisait de cruels ravages dans ses rangs. Le 10e léger et le 3e de ligne sont envoyés à sa droite, pour le soutenir. L'attaque des deux braves régiments sur le flanc de l'ennemi fut si vigoureusement menée, qu'en un instant la plaine est balayée ; l'artillerie bat en retraite, laissant une pièce entre nos mains ; l'infanterie est reconduite, la baïonnette dans les reins, jusque sur les hauteurs d'Hausen.

Mais alors, le 10e léger et le 3e de ligne débouchent, à découvert, devant le gros des forces autrichiennes (environ 40,000 hommes) : ils sont mitraillés par 60 bouches à feu, forcés de rentrer dans le bois.

Après plusieurs tentatives infructueuses, toute l'armée autrichienne s'ébranle, sur plusieurs colonnes, et attaque impétueusement. La division **SAINT-HILAIRE**, — qui avait suivi le mouvement des premiers corps engagés, 57e, 10e léger, 3e de ligne, — débordée, assaillie de toutes parts, cède et, abandonnant les hauteurs, vient se réfugier derrière l'étang. C'est le moment critique de la journée. **DAVOUT** s'élance devant ses troupes :

« — Aujourd'hui, s'écrie-t-il, notre lot est de vaincre ou de mourir sur ce terrain ! Hors d'ici, il n'est plus pour nous ni salut, ni gloire ! »

Et il donne l'ordre de reprendre l'offensive. Il était 5 heures du soir ; notre artillerie arrivait enfin, et la division **FRIANT** entrait en ligne sur notre gauche. L'ennemi fut de nouveau rejeté sur Hausen, et la nuit mit fin au combat.

---

1 L'armée du Rhin était devenue le 3e corps de l'armée d'Allemagne (division Saint-Hilaire : 4e division du 3e corps.)

2 Berthezène, Souvenirs militaires.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Heureusement pour l'héroïque division **SAINT-HILAIRE**, sa fermeté, son inébranlable ténacité avaient complètement induit en erreur le prince **Charles** sur les forces qu'il venait de combattre. Il pensa avoir devant lui le corps entier de **DAVOUT**, et battit en retraite, après des pertes considérables, laissant entre nos mains 900 prisonniers.
C'est une des plus glorieuses journées de la campagne ; et si elle n'eut pas en France tout le retentissement qu'elle méritait, cela tient à des considérations que nous n'avons pas à apprécier ici.
Mais les braves du 3e, du 57e, du 10e léger, et de tous les corps de la division **SAINT-HILAIRE,** durent être singulièrement flattés dans leur amour-propre lorsqu'on leur communiqua le 14e bulletin de l'archiduc **Charles**, où il était dit « que l'armée autrichienne avait lutté toute la journée contre le corps entier du maréchal Davout, et que tous, officiers et soldats, s'étaient conduits comme des héros ![1] »
Le 3e perdait à cette affaire le lieutenant **ALEXIS** et le sous-lieutenant **UZÈS**, tués. Parmi les officiers blessés, citons : les capitaines **GIRERD, VERNADET, POLOSSON, GUY, PARISOT** et **MINVIELLE** ; les lieutenants **DESPLAN, BOISSON, LOUSTEAU** et **BOLOT** ; les sous-lieutenants **BREZET, COFFIN, BUTEL, RENAUD** et **JEANDEL**. Le sergent-major **FOURNIOUX** ; le sergent **NAUDIN**, — plus tard officier au corps ; les sergents **ERHARD**, **BEBIN** et **CORBEIL** avaient été blessés après des prodiges de valeur.
Le commandant **LAFITTE** s'était de nouveau distingué : « Il marcha le premier à la tête de son bataillon, et enleva la position ennemie. »

Combat de Schierling ; bataille d'Eckmühl (21, 22 avril 1809).

Les divisions **SAINT-HILAIRE** et **FRIANT** bivouaquèrent à Hausen, pendant toute la journée du 20 avril. Le lendemain, 21, de très grand matin, elles marchent contre l'armée de l'archiduc **Charles**. **DAVOUT**, avec ses deux divisions, avait pour mission d'occuper l'archiduc, et de favoriser ainsi, en immobilisant la droite des Autrichiens, le mouvement que l'Empereur faisait sur Landshut.
Les deux avant-gardes sont aux prises dès le point du jour. **DAVOUT** s'avance, appuyant constamment sa droite (Saint-Hilaire) à la Gross-Laber, et prolongeant sa gauche (Friant) dans les montagnes qui bordent la rive gauche de cette rivière. Toutes les positions sont emportées à la baïonnette. **FRIANT** enlève le village de Päring, **SAINT-HILAIRE** celui de Schierling.
Vers midi, les deux divisions atteignent un petit affluent de la Laber, qui, descendant par les villages d'Ober et Unter-Leuchling, vient se jeter au-dessus d'Eckmühl. Les Autrichiens occupaient les hauteurs de la rive gauche avec des forces bien supérieures aux nôtres ; ils avaient, en outre, garni

1 Ce récit de la bataille de Thann est fait d'après les souvenirs militaires de Berthezène, colonel du 10e léger à cette époque. Toutes les relations de cette journée (françaises ou allemandes) sont absolument contradictoires ; et il est difficile de savoir où est la vérité. D'après Thiers (qui signale les mêmes contradictions) le 10e léger aurait refoulé d'abord les tirailleurs autrichiens ; puis le 3e de ligne aurait été envoyé à sa droite, le 57e à gauche, pour enlever les hauteurs. « Le 3e s'avança rapidement en chargeant ses armes sous le feu. Mais ayant attaqué avec trop de précipitation et avant d'avoir eu le temps de se former, il fut obligé, sous une pluie de mitraille et de balles, d'opérer un mouvement rétrograde. Sur ces entrefaites, le 57e, ayant formé ses colonnes d'attaque, vint se mettre à la gauche du 3e, et repoussa l'ennemi des mamelons qu'il occupait en avant des bois. Le 3e, bientôt ramené en ligne, appuya ce mouvement, et ces deux régiments parvinrent ainsi à refouler les Autrichiens dans les bois et à s'établir solidement sur le terrain disputé..... Après avoir perdu beaucoup de monde et épuisé ses munitions, le 3e aurait été remplacé en ligne par le 72e. « Le maréchal Davout, revenu à la division Saint-Hilaire, s'était placé au centre avec un bataillon du 3e, et se jetait sur tout ce qui essayait de déboucher par les extrémités, ramassant des prisonniers à chaque nouvelle pointe des Autrichiens. » D'après Thiers, Friant serait entré en ligne à 1 heure de l'après-midi. La division Friant aurait perdu 300 hommes, et la division Saint-Hilaire 1,700. (Histoire du Consulat et de l'Empire.)

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

d'une artillerie considérable un plateau de la rive droite. Forts de leur supériorité, ils dirigent plusieurs colonnes d'attaque sur les pentes boisées où nos divisions commençaient à déboucher. Mais, malgré d'opiniâtres efforts, malgré le feu terrible de leur artillerie, ils sont rejetés dans les bois à chaque nouvelle tentative.
La canonnade ne cessa qu'à 10 heures du soir. Depuis une heure déjà, les feux de bivouac de la ligne française étaient allumés, pour bien prouver qu'on était résolu à se maintenir sur la position.
Le bulletin ne parla pas de cette affaire, qui fut pourtant une des plus chaudes de la campagne : elle n'en fait pas moins grand honneur à Davout et à ses troupes[1].
La division **SAINT-HILAIRE** s'était établie au bivouac devant Unter-Leuchling, séparée des Autrichiens par le ravin qui court vers la Gross-Laber. La matinée du lendemain (22 avril) se passa à observer l'ennemi. Vers midi, le canon grondant annonce l'approche de l'aile droite et de l'Empereur. C'était le signal con- venu.
La division **SAINT-HILAIRE** s'élance, enlève le village d'Ober-Leuchling, puis celui d'Unter-Leuchling, et lutte longtemps pour chasser les Autrichiens du plateau boisé qui domine les deux villages. Elle y réussit enfin, après de grands efforts. L'ennemi est refoulé en désordre sur la chaussée de Ratisbonne ; et les régiments de la division, formés en carrés, repoussent victorieusement les charges désespérées de la cavalerie autrichienne. **FRIANT** à gauche, **GUDIN** à droite, n'avaient pas moins de succès. A 7 heures du soir, l'armée de l'archiduc **Charles** était en pleine retraite.
Le capitaine **PRODHOMME** et le lieutenant **DUROUSSEAU**, du 3e de ligne, avaient été blessés à l'attaque du plateau de Leuchling.
Le commandant **LAFITTE** y donna de nouvelles preuves de son sang-froid et de sa bravoure : il s'était avancé dans les bois, avec une vingtaine de grenadiers. Il tombe sur un détachement de 100 Autrichiens, un major à leur tête : « Rendez-vous, leur crie le commandant Lafitte ; vous êtes pris ! » Les Autrichiens, se croyant enveloppés par des forces considérables, se rendirent à cette poignée de braves.
Le 23 avril (jour de la prise de Ratisbonne), le 3e resta campé sur les hauteurs de la rive droite du Danube. L'Empereur passa en revue, ce jour-là, les troupes de la division **SAINT-HILAIRE**, s'arrêtant à chaque régiment, accordant, dans chacun d'eux, une dotation à un sous-officier, une dotation plus élevée, avec le titre de baron, à un officier subalterne. « Allons, disait Napoléon, en frappant amicalement sur l'épaule de Saint-Hilaire, tu as voulu le bâton de maréchal : tu l'auras ! » Et certes, il n'avait jamais été si bien mérité.
Tout l'honneur de ces quatre jours de combats (comme aussi la plus grande partie des pertes) était aux divisions **SAINT-HILAIRE** et **FRIANT**. L'Empereur sut le reconnaître en nommant leur chef, le maréchal **DAVOUT**, prince **d'Eckmühl**.
Dans le 3e de ligne, les capitaines **HENRIOZ, BOICHOT** et **GUY** ; les lieutenants **CORBIN** et **BOISSON** ; le sous-lieutenant **MEILLIER** ; les sergents **BEBIN**, **ERHARD** et **CORBEIL**, étaient nommés chevaliers de la Légion d'honneur[2].

1 Thiers appelle cette affaire Combat de Schierling ». Mais il ne parle pas des attaques nombreuses tentées par les Autrichiens, et avance que la fin de la journée se passa en une longue canonnade de part et d'autre. Nous croyons que c'est là une erreur. — D'après lui, la division Friant aurait, ce jour-là, perdu 1,100 hommes; la division Saint-Hilaire, 300.

2 Nominations du 23 avril 1809.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Marche sur Vienne ; bataille d'Essling (22 mai 1809).

Le 24 avril, la division **SAINT-HILAIRE**, quittant le corps d'armée du maréchal **DAVOUT**, passait au 2e corps (maréchal Lannes).
Dans la marche de l'armée sur Vienne, le 3e de ligne campait le 30 avril près de Burghausen. Le 2 mai, il était à Amstetten ; le 9, à Mautern. Il arrivait, le 11, devant Vienne. Le 18, la division **SAINT-HILAIRE**, prête à passer le pont, campait entre Vienne et Ebersdorf.
Le régiment n'eut aucune part à la première journée d'Essling (21 mai).
Le lendemain, 22, tout le corps de **LANNES** était établi à Essling. Le maréchal, rangeant les divisions **SAINT-HILAIRE, THARREAU** et **CLAPARÈDE** en colonnes par régiments, commence son mouvement sur le centre de l'armée autrichienne : la division **SAINT- HILAIRE** forme « la droite et le marteau du 2e corps ».
Rien ne résiste à son attaque. La ligne autrichienne se replie d'abord avec régularité ; mais le désordre gagne bientôt les rangs ennemis. La retraite va se changer en déroute, devant les Français qui s'avancent triomphants dans la vaste plaine, lorsque, à 8 heures du matin, l'Empereur apprend la rupture des ponts. Il faut suspendre l'attaque, revenir sur Essling. La division **SAINT-HILAIRE,** assaillie par des forces supérieures, exposée à une effroyable canonnade qui la prend de front et d'écharpe, se reforme en colonnes et, inébranlable, fait face à toutes les attaques. **SAINT-HILAIRE** tombe, atteint d'un biscaïen.
LANNES se met à la tête de la division et la ramène lentement, se retournant à chaque pas pour arrêter les charges furieuses des Autrichiens ; le brave maréchal devait, à son tour, tomber mortellement frappé sur ce sanglant champ de bataille. Essling, un moment abandonné, fut repris par le général **MOUTON** ; et, grâce à l'héroïque résistance de **MASSÉNA**, toute l'armée put rentrer dans l'île Lobau, pendant la nuit du 22 au 23 mai.
Le lieutenant **DORANGE**, le sous-lieutenant **JEANNENEY**[1], du 3e de ligne, avaient été tués. Parmi les blessés, citons : le chef de bataillon **GRANDIDIER** ; les capitaines **GADOUX**, **GOGUEL** et **STEGER** ; les lieutenants **DESPLAN**[2], **BELUZE** et **GRILLET** ; les sous-lieutenants **RAVI, RASTEAU, HOURT, LARROQUE, SAGE, ROBERT, COSTE** ; le sergent-major **DURAFOUR** (plus tard officier au corps) ; le sergent **ERHARD** et le sergent **NARÇON** (chevaliers de la Légion d'honneur).
Un des plus braves sous-officiers du régiment, le sergent **PETIT-GUYOT,** chevalier de la Légion d'honneur, était au nombre des morts.

1 Mort le 28, des suites de ses blessures.

2 DESPLAN (Augustin) s'est toujours signalé par une conduite héroïque : aux armées du Nord et de la Moselle, en 1793 et 1794, particulièrement le 30 septembre 1792, au camp de la Lune, où il fut blessé d'un coup de sabre à la cuisse droite ; le 27 juin 1794, à Fleurus, où il fut blessé d'un coup de lance au bras droit, d'un coup de sabre sur la tête et d'un autre au front. Sergent-major à la 3e demi-brigade, nous l'avons vu se distinguer, le 11 avril 1800, à l'affaire de Savone, et obtenir un sabre d'honneur du Premier Consul. Sous-lieutenant le 1er mars 1804, lieutenant le 25 novembre 1806, il combattit avec une rare intrépidité et fut blessé à Friedland ; se signala à Thann, où il reçut un coup de feu à la cuisse droite ; à Essling, où il fut également blessé d'un coup de feu qui lui traversa le pied gauche. Il fut nommé capitaine le 20 août 1809, fit les campagnes de 1812 et 1813 en Espagne, et fut promu chef de bataillon le 14 septembre 1813. Ce brave officier quitta l'armée par suite d'admission à la retraite, le 16 juillet 1814.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1809).

La 3e division du 2e corps (Oudinot, en remplacement de Lannes) fut, après Essling, commandée par le général **GRANDJEAN** : mais, par la volonté expresse de **NAPOLÉON**, on l'appela comme par le passé division **SAINT-HILAIRE**, pour honorer la mémoire de son ancien général.
Elle repassa sur la rive droite du Danube, et vint camper à Ebersdorf. Elle y demeurait au repos pendant tout le mois de juin, se réorganisant, attendant que les vaste préparatifs pour le passage du Danube fussent terminés.
Le 3 juillet, elle passait de nouveau dans l'île Lobau, et, avec tout le 2e corps, s'établissait à l'extrémité orientale de l'île, vis-à-vis le bois de Mülheuten. Les ponts furent jetés dans la nuit du 4 au 5. Les canons de gros calibre, accumulés par l'Empereur dans l'île Lobau, tonnaient sans interruption, criblant de boulets le village d'Enzersdorf ; et, comme pour se mettre à l'unisson, un orage épouvantable, mêlé de vent, de grêle, d'éclairs et de tonnerre, se déchaînait dans les airs.
Le 3e de ligne passa le Danube vers 3 heures du matin. Quand le soleil parut, annonçant une journée splendide après la plus horrible des nuits, la plus grande partie de l'armée française avait franchi les ponts, et s'étendait dans la plaine, d'Enzersdorf au château de Sachsengang ; les positions fortifiées par l'archiduc **Charles** (Essling, Aspern) étaient tournées ; et la victoire était acclamée d'avance par nos soldats, aux cris mille fois répétés de : « Vive l'Empereur ! »
Après avoir enlevé le château de Sachsengang, le 2e corps prit, vers 8 heures, sa place de combat entre les 3e et 4e (Davout et Masséna), et marcha dans la direction de Baumersdorf. Il s'arrêtait à Grosshofen, ayant devant lui, en arrière du Russbach (ruisseau étroit, mais très profond), les troupes de **HOHENZOLLERN** qui occupaient Baumersdorf. La journée était alors très avancée ; la bataille ne pouvait guère s'engager que le lendemain.
NAPOLÉON voulut brusquer les choses, faire enlever les hauteurs de Wagram. **OUDINOT** reçut l'ordre d'attaquer Baumersdorf.
La division **GRANDJEAN** s'élance, appuyée par la division **THARREAU**. Il était alors 6 h. 1/2 du soir ; la nuit tombait déjà. Une action violente s'engage sur les bords du Russbach. Le 3e, en première ligne, charge vigoureusement, refoule les Autrichiens, mais vient échouer devant le village. Le commandant **MOTTE (André)**[1] tombe, mortellement frappé.
La lutte se prolongea longtemps, dans l'obscurité, soutenue de part et d'autre avec la même énergie. Dans une charge, le lieutenant 1er porte-aigle **CHEVALLIER** est tué : le drapeau du régiment va tomber entre les mains de l'ennemi, quand le sous-lieutenant **RENAUD**[2] s'élance, s'en empare, et bien que blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, parvient à l'arracher aux Autrichiens. Il fallut rétrograder sur Grosshofen, où tout le 2e corps bivouaquait pendant la nuit. Le lendemain, 6 juillet, la bataille s'engagea dès 4 heures du matin. Le 2e corps n'y eut aucune part active jusque vers midi. A ce moment, **DAVOUT**, à droite, avait prononcé son mouvement vers Neusiedel et prenait en flanc

1 Mort le 21 juin, des suites de ses blessures.

2 RENAUD (Jean-Jacques) avait obtenu, comme sergent, un fusil d'honneur pour sa belle conduite à La Verreria le 11 avril 1800. Il s'était déjà distingué, comme simple soldat, dans la campagne de 1799 : cerné un jour dans le village d'Erpalo avec vingt de ses camarades, il parvint à se faire jour à travers un ennemi nombreux, et sauva, par son exemple, tout le détachement qui aurait été infailliblement fait prisonnier. Nommé sous-lieutenant au corps, le 24 juin 1807, en récompense de sa belle conduite à Heilsberg, où il fut blessé d'un coup de feu à la bouche, nous l'avons vu se distinguer de nouveau à Thann, où il reçut un coup de feu à la main droite. Il fut nommé lieutenant 1er porte-aigle le 11 juillet 1810, et capitaine au 46e régiment le 15 avril 1813. Dans le 46e, il prit part à la campagne de Saxe ; combattit avec la plus grande intrépidité, et fut blessé d'un coup de feu à l'épaule droite à Kulm, le 30 août 1813. RENAUD donna de nouvelles preuves de son courage et de son dévouement pendant la campagne de 1814. Il obtint sa retraite le 1er août 1814.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

la gauche de l'armée autrichienne : **NAPOLÉON** envoie à **OUDINOT** l'ordre d'enlever le plateau de Wagram.
Les trois divisions du 2e corps abordent et enlèvent au pas de course le village de Baumersdorf, si chèrement disputé la veille, et gravissent le plateau, prolongeant la ligne formée à notre droite par le corps du maréchal **DAVOUT**. La division **THARREAU** s'empare du village de Wagram ; les divisions **FRÈRE** et **GRANDJEAN**, passant à droite du village, abordent les lignes ennemies, baïonnette baissée, et les refoulent victorieusement, malgré leur résistance désespérée.
MACDONALD au centre, **MASSÉNA** à gauche, n'avaient pas moins de succès ; et, à 3 heures, l'armée autrichienne était en pleine retraite, et le nom de Wagram venait s'ajouter à la liste de nos journées mémorables, après Austerlitz, Iéna et Friedland.
Outre le chef de bataillon **MOTTE** et le lieutenant **CHEVALLIER**, tués, le sous-lieutenant **RENAUD**, blessé, citons encore, parmi les braves du 3e blessés les 5 et 6 juillet : le commandant **GRANDIDIER**; les capitaines **POLOSSON, GOGUEL, PRODHOMME** et **THOMAS** ; les lieutenants **BIPPERT** et **GRÉVILLOT** ; les sous-lieutenants **JUNOT, HERBAULT** et **GEOFFROY**.
Le sergent-major **MAIRE**, chevalier de la Légion d'honneur, était au nombre des morts que le régiment eut à regretter ce jour-là.
Le capitaine **POLOSSON** s'était particulièrement distingué : il avait eu son cheval tué sous lui, et était grièvement atteint d'un coup de biscaïen à la cuisse gauche. Le 15 août 1809, l'Empereur le créait baron, et le nommait chef de bataillon le 20 août suivant.
Le commandant **LAFITTE** avait eu également un cheval tué sous lui, dans une charge que poussa l'ennemi au delà de ses retranchements : il arriva néanmoins un des premiers au but, après avoir traversé un fossé plein d'eau.
Les sergents **MIGEVAND, VAULOUP** et **SAVARIOT** avaient été blessés, après des prodiges de valeur : ils gagnèrent la croix, dans cette journée de Wagram[1].

Cantonnements en Autriche. — Retour en France.

L'armistice de Znaïm (12 juillet) mit fin aux hostilités. Le 3e de ligne, resté à Wagram, vint, avec tout le corps de **OUDINOT** et la jeune garde, camper dans la plaine de Vienne. Les soldats y furent logés sous des baraques, tenus en haleine par de fréquents exercices : le pays était beau à cette saison de l'année, les vivres abondaient. Le régiment put s'y refaire, compléter ses effectifs par la rentrée successive de ses « petits blessés », par les détachements venant du dépôt.
Le 4e bataillon avait, à l'armée, ses compagnies de grenadiers et de voltigeurs et deux compagnies de fusiliers. Les hommes furent versés aux trois premiers bataillons, et les officiers devenus disponibles rentrèrent à Strasbourg, allant chercher les recrues qui s'y trouvaient en grand nombre. Le régiment eut, de la sorte, près de 2,400 hommes sous les armes, et se trouva prêt, à la fin de septembre, à recommencer une campagne que rendait possible la lenteur des négociations entamées pour le traité de paix.
Le 6 octobre, les préliminaires étaient signés, et ratifiés le 20. Les différents corps de la Grande Armée commencèrent immédiatement l'évacuation des provinces autrichiennes. Le 2e corps (Oudinot) fut dirigé sur Mayence. A part l'ancienne division Saint-Hilaire (général Grandjean), ce

1 Furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur au 3e de ligne : l'adjudant-major MINVIELLE ; les capitaines PARISOT, FOUQUIER, PELAPRAT, MOESÉCHY, CORDELIER, KREUTZER ; les lieutenants DELAVAUX, LOUSTEAU et MAURIN ; les sergents MIGEVAND, VAULOUP et SAVARIOT. (Nominations du 7 août 1809.),

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

corps d'armée n'était composé que de quatrièmes bataillons, appartenant à divers régiments ; il fut donc dissous, par le renvoi de ces bataillons à leurs corps respectifs, et la division **GRANDJEAN** reçut l'ordre de rentrer en France. Elle partit de Zusmershausen le 27 janvier 1810, et arriva à Strasbourg le 8 février (effectif du 3e à l'arrivée : 2,025 hommes).
Les cinq bataillons du 3e régiment se trouvaient réunis.
Les mouvements du dépôt pendant la campagne avaient été assez nombreux. Outre les renforts envoyés aux bataillons de guerre, il avait fourni quelques détachements à différents corps destinés à l'Espagne. Dans l'organisation des demi-brigades pour le renforcement de l'armée d'Allemagne, le 5e bataillon avait fourni trois compagnies de fusiliers à la 11e demi-brigade provisoire (1er avril 1809).

Marches et garnisons en France, de 1810 à 1812.

Le régiment ne resta pas longtemps réuni à Strasbourg ; les 1er, 2e et 3e bataillons en partaient le 26 mars 1810 pour aller à Metz, avec la division **GRANDJEAN** (1er avril).
Cette division quitta Metz, le 12 avril, pour gagner Reims (19), puis vint de Reims à Paris (2-6 mai) ; elle y reçut l'ordre de se diriger sur la Manche, pour une expédition que l'Empereur projetait sur l'île de Jersey, où les Anglais avaient accumulé des forces considérables. Parti de Paris le 6 mai, le 3e de ligne arrive à Valognes le 22.
Il y séjournait (Valognes et environs, Cherbourg) jusqu'au mois d'août[1].
Le 5 août, la division **GRANDJEAN** était dissoute ; et le régiment, quittant Cherbourg le 9, arrivait le 18 à Saint-Malo, pour y tenir garnison jusqu'à nouvel ordre. Le 3 novembre, les 2e et 3e bataillons sont envoyés à Brest, où le 1er bataillon, resté à Saint-Malo, les rejoignait l'année sui- vante (1811).
Le 4e bataillon partit de Strasbourg le 1er juillet 1811, et arriva à Brest le 14 août : il était destiné à renforcer le régiment, à la suite du départ des deux bataillons d'élite pour l'armée d'Espagne[2].
Le 16 septembre 1811, tous les hommes de ce bataillon furent versés dans les compagnies des 1er, 2e et 3e bataillons, et le cadre du 4e bataillon revint à Strasbourg. Il avait l'ordre d'y recevoir, du dépôt général de la 13e division militaire, 600 conscrits réfractaires, et de se tenir prêt à partir pour l'Allemagne. Un nouvel ordre (en date du 29 octobre) affecta ce bataillon à la place de Strasbourg.
Le 5e bataillon (dépôt), resté à Strasbourg, reçut l'ordre, le 9 octobre 1811, d'envoyer une de ses compagnies (la 2e) à Lorient, pour servir à la garde des vaisseaux. Cette compagnie, embarquée sur *l'Eylau*, y tint garnison jusqu'à la fin de l'année 1812. Les bataillons de Brest fournirent également divers détachements pour la garde des vaisseaux pendant l'année 1811 : un détachement de 108 hommes, embarqué sur le *Golymin* et le *Vétéran*, à Lorient ; un détachement provisoire de 97 hommes, pour la garnison du *Nestor*, à Brest ; un détachement provisoire de 46 hommes, pour la garnison de la *Pregel*, à Brest ; un détachement provisoire de 36 hommes, pour la garnison de la *Revanche*, à Brest.

---

1 Emplacements au 1er juillet 1810 :

1er bataillon, commandant	LAFITTE,	à Tourlaville.	)
2e - -	POINSOT,	à Breteville.	) Division Grandjean.
3e - -	GRANDIDIER,	à Digoville.	)
4e - -	POLOSSON,	à Strasbourg.	
5e et dépôt.....		Id....	

2 Voir le chapitre suivant. - Correspondance de Napoléon, 18 juin 1811 : Les quatre compagnies du 4e bataillon du 3e, qui restent au dépôt, se compléteront chacune à 200 hommes, et partiront pour Brest, où les hommes seront incorporés dans les trois premiers bataillons. Dans le cours de juillet, deux autres compagnies du 4e bataillon conduiront 500 autres soldats ; de sorte que les trois premiers bataillons recevront 1,300 hommes, ce qui les mettra au complet.

3e régiment d'infanterie 1803-1815 - Extrait de l'historique du 3e régiment d'infanterie, ex-Piémont 1569-1891 -
Auteur : Marius.Bourgue - Editeur : Paris H. Charles-Lavauzelle,1894 -
Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

CHAPITRE XI

Le 3e régiment d'infanterie en Espagne. (1811-1813)

Départ des deux bataillons d'élite du 3e pour l'Espagne. — Situation de l'armée française au nord de l'Espagne ; les guérillas. - Affaire de Sanguesa (5 février 1812). — Le 3e dans la division Abbé : affaires d'Areta, de Bararsoin, du Carrascal, etc. — Continuation de la campagne contre les insurgés en 1813 : affaires du Roncal ; retraite de l'armée du Nord.
Les 1er et 2e bataillons (fusiliers) à l'armée du Portugal : — départ des 1er et 2e bataillons pour l'armée du Portugal ; levée du siège de Burgos ; bataille de Vittoria.
Le 1er bataillon à l'armée d'Espagne : — le 1er bataillon à l'aile droite de l'armée d'Espagne ; marche sur Pampelune. — Affaire de la Bidassoa (31 août 1813) ; de la Croix-des-Bouquets (7 et 8 octobre). — Bataille de la Nivelle (10 novembre) ; combats de la Nive (9 et 13 décembre) ; le bataillon quitte l'armée d'Espagne.

Départ des deux bataillons d'élite du 3e pour l'Espagne.

Par ordres des 24 mai et 8 juin 1811[1], l'Empereur avait prescrit la formation, à Bayonne, d'un corps d'observation de réserve, destiné à l'Espagne : le 3e de ligne fournit, à la 2e division de ce corps, ses deux bataillons d'élite (compagnies de grenadiers et de voltigeurs) et sa compagnie d'artillerie. Le colonel **SCHOBERT** commandait ce détachement, ayant avec lui les chefs de bataillon **LAFITTE** et **POINSOT** (effectif total : 1,200 hommes).
Les deux bataillons d'élite, venus de Brest à Rennes, partirent de cette ville le 15 juin 1811, arrivèrent à Bayonne le 14 juillet. Ils y prirent un convoi de quarante-huit voitures d'effets d'habillement et de poudre, et l'escortèrent jusqu'à Vittoria (25 juillet) : c'est là qu'ils rejoignirent leur division (général Cafarelli).
La compagnie d'artillerie n'avait quitté Rennes que le 22 juillet ; elle arrivait le 20 août à Bayonne, y recevait ses voitures d'équipages et venait ensuite rejoindre les deux bataillons en Espagne.
Après avoir occupé successivement Vittoria, Bilbao, Laredo, le régiment vint, le 12 septembre, à Burgos, où était le quartier général de la division **CAFFARELLI**. Il y resta jusqu'à la fin octobre, et forma alors une colonne mobile aux ordres du général de brigade **SOULIER**.

Voici quelle était sa situation au 1er novembre 1811 :

2e DIVISION DU CORPS D'OBSERVATION DE RÉSERVE (CAFARELLI), 1re BRIGADE (SOULIER).

3e de ligne
1er baton d'élite, commandant **LAFITTE**, 16 officiers, 450 hommes) colonne
2e - **POINSOT**, 13 officiers, 474 hommes) mobile
(Compagnie d'artillerie, 2 51 officiers à Burgos.

Le colonel **SCHOBERT**, nommé général de brigade le 6 août, avait quitté le régiment le 6 septembre ; il fut remplacé par le colonel **DUCOURET**[2].

1 Correspondance de Napoléon.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Situation de l'armée française au nord de l'Espagne ; les guerillas.

La mission que les deux bataillons d'élite du 3e allaient avoir à remplir, à la division **CAFFARELLI**, consistait à assurer les communications avec la France, à protéger la marche des convois, et à purger les provinces du Nord (Biscaye, Navarre) des bandes de partisans qui les infestaient. Point de grandes batailles en perspective, mais des marches et des contre-marches dans les montagnes, à travers une population hostile, des combats journaliers contre les guérillas. De rudes chefs (Longa, Mendizabal, le Marquesito, et surtout l'audacieux Espoz y Mina) étaient à la tête des bandes espagnoles, nous faisant une guerre à mort : vaincus sur un point, ils reparaissaient plus loin, toujours plus entreprenants, soutenus et sans cesse ravitaillés en armes et en munitions par les croisières anglaises.
L'exposé suivant (pris dans les journaux de l'époque) du genre de guerre d'Espoz y Mina, donne une idée assez exacte des difficultés que nos bataillons allaient rencontrer en Espagne :
« Les Français ont souvent essayé de s'emparer par surprise de la personne de **MINA** ; mais leurs tentatives ont toujours été vaines, parce que tous les habitants de la Navarre lui sont dévoués. Il fait fabriquer sa poudre dans une caverne des hautes montagnes. Son hôpital militaire est aussi dans un village retiré; et chaque fois que les Français arrivent, les paysans s'empressent de transporter les malades et les blessés dans les escarpements de la montagne, où ils viennent ensuite les reprendre, quand les Français sont partis..... Les alcades de tous les villages doivent avertir Mina dès que les Français leur ordonnent de préparer des vivres.....
» Mina pourrait facilement réunir 12,000 hommes sous son commandement ; mais il n'en met ordinairement que 4 ou 5,000 sous les armes, nombre qu'il trouve suffisant et plus facile à conduire dans les expéditions rapides. Un enfant de 14 ans lui sert de garde avancée, et dans le genre de guerre qu'il fait, il emploie souvent même les femmes et les vieillards[1]. »

Affaire de Sanguesa (5 février 1812).

Le 27 novembre 1811, la division **CAFFARELLI** quittait Burgos pour aller à Saragosse : elle venait remplacer, en Aragon, les troupes du général **REILLE**, envoyées au siège de Valence.

---

2 DUCOURET (Louis), était né à Luxé (Charente), le 2 octobre 1771. Volontaire des vaisseaux de guerre, le 1er janvier 1778 ; débarqué le 1er mai 1791, il fut nommé lieutenant au 1er bataillon de la Charente le 17 octobre suivant. Capitaine le 28 février 1793 ; chef de bataillon à la 4e demi-brigade légère (19 thermidor an VI) ; major à la 7e légère (11 brumaire an XII), il fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 7 germinal an XIII. Passé major au 114e de ligne le 28 octobre 1808, il était nommé colonel en second le 4 août 1811, et colonel du 3e de ligne le 7 septembre de la même année.
Campagnes. — Ducouret a fait les campagnes de 1792 et 1793 à l'armée du Nord; des ans II, III, IV et V, en Italie ; VI, VII, VIII et IX en Egypte. Campagne de 1807 à 1813 à l'armée d'Espagne.
Blessures et actions d'éclat. — Blessé d'un coup de feu à la jambe le 1er mars 1793 ; forte contusion à la poitrine, à Aboukir ; coup de feu au genou le 5 février 1812, à l'affaire de Sanguesa. Etant sous les ordres du maréchal Moncey, a attaqué l'ennemi, fort de 15,000 hommes, sur les montagnes de l'Abanbreras, et l'a mis en déroute. A Quarte, Moncey lui ordonna d'enlever un pont protégé par huit pièces de canon ; il y parvint en moins de cinq minutes. Le lendemain, à la tête de son régiment, a attaqué Valence, où il perdit 200 hommes. Le colonel DUCOURET fut tué à l'ennemi, le 31 août 1813 (affaire de la Bidassoa).

1 Extrait des gazettes espagnoles, tiré de l'Edimburg annual register. — Mina a laissé une histoire succincte de sa vie, où il se flatte d'avoir infligé à nos troupes de sanglantes défaites, et énumère complaisamment le nombre de ses victoires. Il y a évidemment lieu d'en rabattre beaucoup. Mais, toute exagération à part, il est certain qu'il a été pour les Français un ennemi redoutable. L'histoire complète et véridique de la guerre des partisans, en Navarre, n'a jamais été écrite ; les documents font absolument défaut (même dans la correspondance des armées françaises). Il est donc difficile de donner un récit détaillé de toutes les affaires que nos troupes eurent avec les guérillas.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le 3e de ligne, resté quelque temps dans le 5e gouvernement (Burgos), rejoignit la division en Aragon, et continua à compter à la colonne mobile commandée par le général **SOULIER**.
Les partisans s'agitaient beaucoup ; **MINA** poussait ses bandes jusqu'aux portes de Saragosse, et coupait toutes nos communications avec la France, par Jacca. La situation devenait très grave, quand la prise de Valence vint heureusement rendre disponible une bonne partie des troupes du maréchal **SUCHET**. La division **CAFFARELLI** (devenue la 1re division de l'armée du Nord de l'Espagne) reçut l'ordre de rentrer en Navarre.
SOULIER, avec sa colonne, forte de 1,300 hommes des 3e et 105e de ligne et de 180 cavaliers du 15e chasseurs, se porta à Sos, pour observer **MINA**.
Le 5 février 1812, il fut surpris et attaqué, à Sanguesa, par le fameux chef de bande. **MINA** avait avec lui 5,000 hommes, dont 1,000 cavaliers, et 2 pièces de canon. Le combat fut acharné, de part et d'autre ; nos soldats, malgré l'infériorité du nombre et de la position, luttèrent héroïquement toute la journée, tuant ou mettant hors de combat 700 hommes et 140 chevaux. Le général **SOULIER** ne se décida à battre en retraite sur Sos que lorsqu'il eut épuisé toutes ses munitions : il était blessé de deux coups de feu au bras droit[1].
Le colonel **DUCOURET**, du 3e, était parmi les blessés, les capitaines **KREITZER, HENRIC** et **PRODHOMME** ; le lieutenant **REGARD** ; le chirurgien aide-major **HEURTEAUX**[2] ; l'adjudant **RIGAULT**.
On n'a pas parlé de cette affaire de Sanguesa, toute à l'honneur de nos troupes : elle fut cependant une des plus sérieuses contre les partisans. Les deux bataillons du 3e, forts de 6 à 700 hommes à peine, avaient 61 hommes tués[3], et un nombre de blessés considérable. Parmi les morts, citons le brave caporal **CAMMER**, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1807.

Le 3e dans la division Abbé ; affaires d'Areta, de Bararsoin, du Carrascal, etc.

Pendant les mois de février, de mars et d'avril 1812, les bataillons du 3e continuèrent leur chasse aux bandes de **MINA**, dans la Navarre. Le sous-lieutenant **PASCAL** fut tué dans une expédition, le 23 mars.
Au 15 avril, l'effectif des présents est de 26 officiers et 772 hommes (en colonne mobile) ; les deux bataillons sont commandés par les chefs de bataillon **DUCOMMUN** et **TARDY**. La compagnie d'artillerie (3 officiers, 50 hommes) est à Pampelune.
Vers cette époque, le général **CAFFARELLI** prit le commandement en chef de l'armée du Nord de l'Espagne ; la 1re division fut mise aux ordres du général **ABBÉ**, nommé gouverneur de la Navarre.
« Ce général, que Mina déclara être le plus redoutable de ses ennemis, agit avec tant de vigueur, qu'après une série d'actions qui eurent lieu les 25, 26 et 28 mai, le chef espagnol, fort maltraité, eut peine à s'échapper par Los Arcos à Guardia, dans la Rioja[4]. »
Le pays fut tranquille pour quelque temps; les bataillons du 3e vinrent tenir garnison à Pampelune (mai et juin).
En juillet, les affaires changent de face : l'escadre anglaise de l'amiral **POPHAM**, réunie dans le golfe de Biscaye, attaque nos postes de la côte ; toutes les bandes de partisans opèrent dans les Asturies et la Biscaye : Bilbao même tombe en leur pouvoir.

1 De Courcelles, Biographie du général Soulier.
2 Mort le 30 mai, des suites de ses blessures.
3 Registres matricules du corps.
4 Colonel Napier, Histoire de la guerre dans la péninsule.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le 3e de ligne, laissant un faible détachement à Pampelune, vint à Vittoria, et compta à la colonne mobile commandée par le général **SOULIER**[1].
Il fallut tout un long mois d'efforts pour réoccuper les postes abandonnés, et rétablir la grande communication avec la France. Le 1er août, le capitaine **KREITZER**, du 3e, fut blessé dans une tentative sur Bilbao.
Cependant, **CAFFARELLI**, voulant à tout prix reprendre la place, marchait à la tête d'une forte colonne, entrait dans Bilbao le 27 août ; la colonne **SOULIER**, partie de Vittoria, avait marché par Orozco, pour rejoindre le général en chef. Le même jour, elle rencontra, à Areta, retranchés dans une position formidable, 5,000 partisans de la bande de **LONGA** et de **MUGASTEQUI**. **SOULIER** n'avait avec lui que 2,200 hommes ; mais, malgré son infériorité numérique, il ne pouvait refuser le combat. La route, traversant une gorge occupée par **LONGA**, était complètement interceptée vers Bilbao ; et 1,500 hommes, conduits par le chef de partisans **PINTO**, s'avançaient sur nos derrières.
Deux compagnies de voltigeurs des 3e et 105e de ligne commencèrent l'attaque ; un pont barricadé fut enlevé par un bataillon du 28. Mais les Espagnols, placés sur deux lignes, écrasaient nos troupes du feu de leur artillerie ; le combat menaçait de traîner en longueur. **SOULIER** fit battre la charge, se lança à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil, sur la position, qui fut nettoyée en un instant.
Les partisans, poursuivis jusqu'à 9 heures du soir, perdirent 300 hommes tués, plus de 500 blessés, et laissèrent entre nos mains 40 prisonniers, dont 10 officiers. L'adjudant **RIGAULT**, du 3e , avait été de nouveau blessé dans cette affaire, après des prodiges de valeur.
Les bataillons d'élite du 3e retournèrent à Pampelune, et continuèrent à compter à la division **ABBÉ** jusqu'au mois de juillet 1813.
« Cette division, bien qu'abandonnée à elle-même, dans la Navarre, et sans communication avec le reste de l'armée, fit une guerre active et meurtrière. 3,000 Français soutinrent, pendant dix-huit mois, les efforts d'une population entière, qu'il fallait sans cesse contenir et combattre, et résistèrent aux attaques réitérées de 8,000 Espagnols de Mina et de toutes les bandes réunies de l'Aragon et de la Castille.
» Combien de traits de bravoure et d'actions d'éclat demeureront ignorés, qui, sur un plus grand théâtre, auraient mérité honneurs et récompenses !
» Il ne fut pas même accordé une seule décoration aux braves de cette malheureuse division, dont plus des deux tiers reposent dans les champs de bataille de la Navarre[2]. »

Il serait trop long, et d'ailleurs bien difficile, vu l'absence complète des documents, de rapporter toutes les actions contre les partisans ; nous nous bornerons à citer les principales, dans lesquelles des détachements du 3e ont eu un rôle glorieux.
Le 11 octobre 1812, **ABBÉ**, revenant, avec 3,000 hommes, de chercher un convoi de grains à Tafalla, se vit coupé de Pampelune par toutes les forces de **MINA**, qui avaient pris position au village de Bararsoin, et s'étendaient à droite et à gauche de la route. L'avant-garde française (10e léger) parvint à s'emparer du village ; les 3e et 105e de ligne débusquèrent les troupes espagnoles sur

1 Situation des présents au 1er août 1812 :

1er bataillon	15 officiers	332 hommes		à Vittoria.
	1 -	46	-	à Pampelune
3e élite. 2e bataillon	12 -	352	-	à Vittoria
Compagnie d'artillerie	2 -	52	-	à Vittoria.
	«	4	-	à Pampelune.

2 Tissot, Les Fastes de la Gloire. Ajoutons que le général Abbé laissa d'excellents souvenirs en Navarre. Le roi Joseph écrivait, en 1834, après un entretien qu'il eut à Londres avec Espoz y Mina : « Il rend le plus éclatant hommage à la probité des généraux Clauzel, Foy, Paris, Abbé, de ce dernier surtout, dont la mémoire, dit-il, est vénérée en Navarre. »

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

la gauche, et le convoi fila, pendant que 800 hommes du 52e et deux compagnies du 105e soutenaient les efforts de **MINA** sur la droite, et lui infligeaient une sanglante défaite.
Le lieutenant **MARIN**, du 3e de ligne, fut tué dans cette affaire ; le lieutenant **ERHARD**, le sergent **BUFFET** (plus tard officier au corps) étaient au nombre des blessés.
Quatre jours après, la division se dirigeait sur Puente-la-Reyna ; la route suivie, côtoyait, à droite, un torrent aux bords très escarpés, et était dominée, à gauche, par une chaîne de monticules. La colonne allait atteindre le village de Maniera, lorsqu'elle fut attaquée, sur plusieurs points à la fois, par les partisans de **MINA**, embusqués sur les hauteurs. Trois forts bataillons espagnols occupaient le plateau, et faisaient sur nos troupes un feu d'autant plus terrible qu'on n'avait malheureusement pris aucune précaution pour s'en garantir.
Les Français, surpris, se jettent en désordre dans le village. La confusion était à son comble, et un désastre inévitable, quand le major **JACQUEMET**, du 52e, avec l'aide des capitaines de grenadiers **SAGE** et **GÉRER**, du 3e de ligne, réunit rapidement quelques braves, sur la route, et, montrant la position occupée par les Espagnols : « Camarades, s'écrie-t-il, vous voyez ce plateau ? Tout est perdu si nous ne parvenons à l'enlever ! » Les trois braves officiers s'élancent aussitôt, suivis de 300 hommes, gravissent la montagne sous un feu épouvantable, et, après un combat des plus sanglants, se rendent maîtres du plateau. 1,500 hommes de la division arrivaient à leur secours. Les Français reprennent l'offensive ; et **MINA**, poursuivi jusqu'à deux lieues du champ de bataille, paya fort cher sa victoire d'un moment.
Cet exploit coûtait la vie au capitaine **GÉRER** : « **GÉRER** était un des plus intrépides soldats de l'armée ; il mourut à la suite des blessures qu'il avait reçues dans ce combat[1]. » Le lieutenant **GUY**, du 3e, blessé également, mourait le 20 novembre à Pampelune.
En novembre et en décembre, la division **ABBÉ** fit encore quelques sorties : la plus importante est celle du 16 décembre, où elle ramena heureusement tout un convoi de grains de Tafalla à Pampelune, après une chaude affaire, le 17, avec les partisans, au village de Carrascal et sur les hauteurs de Tirapa.

Continuation de la campagne contre les insurgés en 1813 ; affaires du Roncal ; retraite de l'armée du Nord.

Le 25 janvier 1813, **ABBÉ** sortit de Pampelune avec 3,500 hommes, trois canons et un obusier ; il y rentrait le 28, après avoir battu les bandes réunies de **MINA** et de quelques autres partisans, au nombre d'environ 5,500 hommes, 5 à 600 chevaux et trois pièces de montagne.
« Nos troupes, protégées par un feu d'artillerie des mieux servis, opposèrent la résistance la plus opiniâtre. La perte de l'ennemi peut être évaluée de 7 à 800 hommes et 150 chevaux mis hors de combat ; nous perdîmes 400 hommes, dont plusieurs blessés légèrement[2]. »
Le sous-lieutenant **DUFAU**, du 3e, fut tué dans cette affaire ; l'adjudant **RIGAULT**, blessé.
Dans une autre sortie (le 9 février), la garnison de Pampelune lutta toute la journée contre les partisans, sur la route de Tafalla, leur faisant subir des pertes considérables. Les Français n'avaient que dix tués et une centaine de blessés, parmi lesquels le sous-lieutenant **BARDIN**, du 3e, qui mourut des suites de ses blessures.

1 Tissot, Les Fastes de la Gloire.

2 Extrait des situations de l'armée du Nord. — Au 1er janvier 1813, les deux bataillons d'élite du 3e sont à Pampelune, avec le colonel Ducouret et le chef de bataillon Ducommun. — 1er bataillon : 9 officiers, 316 hommes présents ; 2e 7 officiers, 292 hommes ; compagnie d'artillerie, 2 officiers, 53 hommes.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Mais tous ces succès ne servaient à rien, et **ABBÉ**, avec ses vaillantes troupes, s'épuisait en efforts stériles. Les bandes espagnoles, puissamment organisées, enhardies par quelques succès partiels sur d'autres points, par la faiblesse même de l'armée du Nord de l'Espagne, qui, disséminée dans une foule de postes et ayant à garder une trop grande étendue de territoire, était dans l'impossibilité absolue de venir à bout des partisans ; les bandes espagnoles restaient maîtresses de la Navarre et de la Biscaye. **MINA**, toujours battu, tenait Pampelune étroitement bloquée, faisait sauter les ponts conduisant à Tafalla, et vint même, en février, assiéger et prendre cette place.

NAPOLÉON s'inquiéta de cet état de choses ; il mit le général **CLAUZEL** à la tête de l'armée du Nord, avec mission de nettoyer tout le pays et d'assurer la grande communication avec la France ; l'armée de Portugal devait envoyer 20,000 hommes de renfort. Les opérations reprirent aussitôt plus actives.

Le 22 mars 1813, dans une affaire près de Pampelune, à Tiebas, le sous-lieutenant **DECALOGNE** est tué ; l'adjudant **DUFOUR**, blessé.

Le 26 avril, **ABBÉ** rencontre, à Santa-Cruz, le bataillon de Cortazas, le défait complètement, lui enlevant tous ses équipages. Il fait sauter, au couvent d'Iruche, un moulin à poudre, détruit des amas de salpêtre trouvés dans les bergeries et plusieurs dépôts de munitions cachés dans la montagne.

Le 28, il découvre, dans les environs de Santa-Cruz, et fait briser 1,000 baïonnettes, 600 lances, 1,200 à 1,500 canons de fusil, et détruit l'hôpital de Santa-Cruz.

En mai[1], **CLAUZEL** manœuvre pour chasser du Roncal les bandes de **MINA**, qui, avec cinq bataillons, tenait tous les passages : Lumbier, Sanguesa, Aoiz, Salvatierra, Ysaba. Parti de Pampelune avec 4,000 hommes, le général **ABBÉ** marchait sur Ysaba (point le plus élevé du Roncal). Le 10 mai, il chassait un bataillon d'Aoiz ; le 12, il atteignait Ysaba, où l'on ne trouva que des douaniers.

MINA, convaincu que l'entrée du Roncal était forcée, ne pensa plus qu'à livrer un combat. Dans la nuit du 12 au 13, il réunit ses troupes près d'Ysaba, sur la route de Roncal à Ochagavia.

Le 13, au point du jour, il fut reconnu par **ABBÉ**, qui, sans attendre davantage, le fit attaquer de front, le chassa successivement de trois positions différentes, et le mit en déroute. **MINA** perdit 1,000 hommes dans cette affaire. **ABBÉ** revint le 19 à l'entrée du Roncal, poursuivant un bataillon d'Assura[2].

Cette expédition contribua beaucoup à affaiblir en Navarre le prestige et l'autorité d'**ESPOZ Y MINA.** Malheureusement, au moment même où l'armée du Nord était victorieuse et détruisait une à une les bandes d'insurgés, les armées françaises faisaient leur retraite sur Burgos et Vittoria. **CLAUZEL**, rappelé par le roi **Joseph**, dut, vers le milieu de juin, réunir ses divisions, et marcher sur Burgos pour y joindre l'armée royale.

La division **ABBÉ** était le 18 à Estella, le 19 à Torralba, le 20 vers Logrono. C'est là qu'on apprit l'issue fatale de la bataille de Vittoria.

L'armée du Nord rétrograda sur Tudela, puis sur Saragosse. Les deux bataillons d'élite du 3e ne comptaient plus à leur effectif, le 1er juillet 1813, que 7 officiers et 317 hommes présents.

Ils rentrèrent en France par Jacca et le col de Canfranc ; et, dans la réorganisation de l'armée d'Espagne, vinrent se fondre avec les 1er et 2e bataillons de fusiliers (armée du Portugal) pour former le 1er bataillon du 3e de ligne. Les cadres en excédent (ceux surtout des anciennes compagnies d'élite) furent dirigés sur Strasbourg et de là sur Hambourg, où nous retrouverons les 2e, 3e, 4e, 5e et 6e bataillons du régiment.

---

1 Situation du 3e dans la division Abbé au 24 mai 1813 : 15 officiers, 510 hommes.

2 Moniteur de 1813, Rapport sur les opérations de l'armée du Nord.

3e régiment d'infanterie 1803-1815 - Extrait de l'historique du 3e régiment d'infanterie, ex-Piémont 1569-1891 -
Auteur : Marius.Bourgue - Editeur : Paris H. Charles-Lavauzelle,1894 -
Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

LES 1er ET 2e BATAILLONS (FUSILIERS) A L'ARMÉE DE PORTUGAL

Départ des 1er et 2e bataillons pour l'armée de Portugal ; Levée du siège de Burgos ; bataille de Vittoria.

Les trois premiers bataillons du 3e de ligne (compagnies de fusiliers) étaient restés à Brest pendant les premiers mois de l'année 1812 ; le 13 mai, ils recevaient l'ordre de faire rentrer tous leurs postes détachés, leurs hommes en garnison sur les vaisseaux, et de se diriger sur Nantes. Ils arrivèrent à Nantes le 10 juin, à l'effectif de 31 officiers et 1,072 hommes.

Les trois bataillons étaient destinés à passer en Espagne pour y rejoindre l'armée de Portugal ; mais l'effectif trop faible du régiment fit décider l'envoi seulement des deux premiers bataillons. Le 3e leur passa tous ses hommes disponibles ; ses cadres (4 officiers, 67 hommes) furent renvoyés de Nantes au dépôt, à Strasbourg (12 juin – 19 juillet).

Les 1er et 2e bataillons, forts de 28 officiers et 993 hommes, partirent de Nantes, le 12 juin 1812, sous le commandement du chef de bataillon **ASTOR**, arrivèrent à Bayonne le 7 juillet.

Passés en Espagne, ils firent partie de la 4e division de l'armée de Portugal (général Sarrut) ; ils rejoignirent cette division à Zerezo, le 18 octobre. A cette époque, ils comptaient 27 officiers et 833 hommes à leur effectif ; les deux plus anciens capitaines, MM. **MOESECHY** et **PARISOT**, commandaient chaque bataillon, sous la direction supérieure du commandant **ASTOR**.

Ils participèrent aux opérations de l'armée qui amenèrent, le 21 octobre, la levée du siège de Burgos par les Anglais.

Le 29, ils entraient à Valladolid et campaient au faubourg de la ville, sur la rive droite de la Pisuerga.

Ce fut la fin de la campagne : les divisions de l'armée de Portugal prirent leurs quartiers d'hiver, et ne furent plus occupées, dès lors, qu'à maintenir l'ordre dans leurs cantonnements respectifs, et à faire la chasse aux guérillas.

Les deux bataillons du 3e sont, le 1er décembre, à Cigales ; le 15, à Paredes ; le 1er janvier 1813, à Palencia ; en mars, à Valladolid. Ils quittèrent alors la 4e division, et furent placés à la 2e (général Barbot), 2e brigade (général Deconchy) : cette brigade partait de Valladolid le 19 mars pour aller renforcer l'armée du Nord de l'Espagne, dans ses opérations contre les insurgés en Navarre et en Biscaye.

Arrivés à Vittoria, les deux bataillons du 3e reçurent l'ordre de renvoyer en France les cadres du 2e bataillon : 11 officiers et 37 hommes partirent pour Strasbourg le 11 avril.

Les compagnies de fusiliers restées en Espagne tinrent garnison à Vittoria, attendant toujours l'arrivée des compagnies d'élite qui comptaient à la division **ABBÉ**, dans Pampelune ; c'est ainsi qu'elles se trouvèrent à la bataille de Vittoria, le 21 juin 1813, et eurent une part glorieuse à la belle défense de **REILLE** sur la Zadorra. Elles gardaient le pont du Durana (avec les Espagnols du général Casapelccia)[1] et firent une superbe retraite sur Salvatierra par le bois de Betono et le village d'Arbulo. Le capitaine **HORIOT** fut blessé dans cette journée.

Revenues sur la Bidassoa avec les troupes du général **REILLE**, elles furent, en juillet, rejointes par le colonel **DUCOURET** et les compagnies d'élite, et contribuèrent à la réorganisation du 1er bataillon du 3e de ligne.

1 Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

LE 1er BATAILLON A L'ARMÉE D'ESPAGNE

Le 1er bataillon à l'aile droite de l'armée d'Espagne ; marche sur Pampelune.

Le 1er bataillon, réorganisé à l'effectif de 23 officiers et 800 hommes, compta à l'aile droite de l'armée d'Espagne (général Reille), 7e division (général Maucune), 1re brigade (général Pinoteau): il était commandé par le colonel **DUCOURET** et le chef de bataillon **ASTOR**.
Le plan du nouveau général en chef, **SOULT**, était d'aborder l'aile droite des alliés par une brusque attaque, et de forcer **WELLINGTON** à s'éloigner des frontières de la France, en abandonnant le siège de Pampelune. Les trois divisions de l'aile droite quittèrent, le 20 juillet, leurs emplacements de la Bidassoa inférieure pour se porter à Saint-Jean-Pied-de-Port par Saint-Jean-de-Luz et Cambo.
La marche se fit par un temps épouvantable et de très mauvais chemins ; les troupes de **REILLE** n'arrivèrent que le 22, très tard, à Saint-Jean-Pied-de-Port. Elles devaient emporter avec elles quatre jours de vivres ; la farine fut distribuée aux régiments, et l'on employa la journée du 23 et le matin du 24 à fabriquer le pain.
Le 24, à midi, les divisions allaient bivouaquer à Arvola ; un violent orage retarda leur mouvement.
Le 25, **REILLE** se porte sur Lindouz « en suivant une crête boisée qui n'a pas plus de 30 pas de large ». Les renforts ennemis accouraient de tous côtés, par Roncevaux et Burguete. Les 1re et 7e divisions ne furent réunies à Archistoz qu'à 5 heures du soir : il était trop tard ; la surprise de l'armée alliée était devenue impossible.
Le 26, après avoir occupé Lindouz, Ibagneta et Roncevaux, les divisions de l'aile droite bivouaquèrent entre Biscarette et Linzoain ; le 27, elles se dirigeaient sur Pampelune par la rive gauche de l'Engui ; les 7e et 9e divisions entraient à Iros. Après un combat peu meurtrier, le 28, l'aile droite resta immobile le 29 : les vivres commençaient à manquer, et des détachements d'hommes armés fouillaient les villages sans trouver aucune nourriture.
Le 30, à 1 heure du matin, la 7e division occupait Sorauren. Tous les efforts des Français vinrent échouer contre les formidables positions des alliés. Il fallut battre en retraite.
Les troupes de **REILLE** bivouaquèrent entre Olague et Lizasso, se portèrent, le 31, sur San-Estevan, par le col de Dona-Maria, et occupèrent Sumbilla. Elles atteignirent Echalar le 1er août, et vinrent, le 3, se concentrer à Saint-Jean-de-Luz. La pluie, les brouillards, le défaut d'ensemble dans les mouvements des ailes de l'armée, avaient fait échouer le plan du maréchal **SOULT**, dont la réussite nous eût fait rentrer victorieux en Espagne.

Affaire de la Bidassoa (31 août 1813) ; de la Croix-des-Bouquets (7 et 8 octobre).

Revenu au camp devant Hendaye, le bataillon du 3e de ligne y resta pendant tout le mois d'août, se fortifiant dans ses positions et sans engager aucune opération : le capitaine **MOURGUES** fut blessé, le 7 août, dans une reconnaissance. L'effectif, au 10 août, était encore de 752 hommes.
Vers la fin du mois, **SOULT** se décida à tenter un nouvel effort pour dégager Saint-Sébastien. Le 30 au soir, la division **MAUCUNE** se concentre à Urugne, et passe à gué la Bidassoa, le 31, au point du jour, à une demi-lieue au-dessus de l'île de la Conférence. Elle s'empare d'une position isolée au bas de la montagne de Saint-Martial.
La brigade **PINOTEAU**, dont faisait partie le 3e de ligne, reçoit l'ordre de gagner la gauche de la ligne ennemie, en suivant le contrefort qui se détache du mont Saint-Martial et vient aboutir à la

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Bidassoa, entre Biriatou et le pas de Béhobie. « Lancés en tirailleurs et parvenus dans cet ordre sur la crête des hauteurs, les Français se trouvent bientôt engagés contre des masses compactes et supérieures en nombre, dont ils ne peuvent soutenir le choc. Nos troupes, malgré des preuves d'une grande bravoure, se replient sur la rivière[1]. »
Le bataillon du 3e repassa la Bidassoa, et revint prendre ses positions au camp d'Hendaye. Il avait été fort éprouvé dans cette journée : le brave colonel **DUCOURET** et le lieutenant **FRISSARD** étaient au nombre des morts ; parmi les blessés, très nombreux, citons le capitaine **NARÇON** ; les lieutenants **GRACIAS** et **SAINT-OMER**.
Le mois de septembre se passa sans événement remarquable ; les deux armées restaient en présence sur les deux rives de la Bidassoa.
Le 7 octobre, alors que les Français étaient dans la plus complète sécurité, **WELLINGTON** dirige des forces considérables contre notre aile droite. Les ennemis, descendus pendant la nuit du mont Saint-Martial, passent à gué la Bidassoa et tombent sur la division **MAUCUNE**, qui, malgré une belle résistance, est forcée de céder au nombre, de rétrograder sur Urugne, laissant au pouvoir des alliés la forte position de la Croix-des-Bouquets. La 8e division, de son côté, est repoussée de la redoute de La Baïonnette. Après s'être battue pendant les journées des 8 et 9 octobre, l'armée d'Espagne établit sa nouvelle ligne de défense en avant de La Nivelle.
Ces trois jours de combat coûtaient au 3e de ligne le capitaine **LARROQUE**, le lieutenant adjudant-major **LEDUC**, les lieutenants **GRACIAS** et **MICHEL**, tués. Le lieutenant **SAGOT**, le sous-lieutenant **THIEBAUD**, étaient parmi les blessés.

Bataille de La Nivelle (10) novembre) ; combats de La Nive (9-13 décembre) ; le bataillon quitte l'armée d'Espagne.

Le bataillon se trouvait, le 15 octobre, réduit à 12 officiers et 538 hommes. Mais les conscrits des classes antérieures à 1814, levés spécialement pour l'armée d'Espagne, arrivaient sur les Pyrénées : le 3e en reçut 137 (16 octobre) et prit position en avant de Sibourre.
Le 10 novembre, l'ennemi attaquait sur toute la ligne ; mais, bien que supérieur en nombre, il n'eut aucun succès à l'aile droite, où était la 7e division. **REILLE**, découvert par la retraite du centre et de la gauche, fut néanmoins obligé d'abandonner ses positions. Les affaires des 10, 11 et 12 novembre ramenèrent l'armée française sur la ligne de La Nive : le bataillon du 3e n'y avait eu que 2 officiers blessés (dont le sous-lieutenant Naudin) ; il vint s'établir en avant d'Anglet[2].
Le 23 novembre, le général **LEVAL** prenait le commandement de la 7e division.
Du 9 au 13 décembre, une nouvelle bataille força l'armée à rétrograder sur l'Adour et le camp retranché de Bayonne. La division **LEVAL** se distinguait, le 9, en résistant énergiquement, sur le plateau de Plaisance, aux attaques de deux divisions de **HOPE** et d'une brigade portugaise. Le 10, **REILLE**, avec les 7e et 9e divisions, attaqua le bois de Barouillet, après avoir chassé d'Anglet les Portugais de Campbell ; « mais obligé de marcher le long d'un plateau étroit, resserré de chaque côté par un marais, il ne put engager que deux brigades seulement par la grande route, et les pluies de la nuit avaient tellement gâté les chemins de traverse, qu'il était midi avant que les Français eussent entièrement formé leur ligne de bataille. Ce retard sauva les alliés[3] ».

1 Lapène, Campagnes de 1813 et 1814.
2 Napier, Histoire de la guerre dans la Péninsule.
3 Napier, Histoire de la guerre dans la Péninsule.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Les brigades furent repoussées. Le 3e de ligne avait eu, dans ces engagements, 1 officier tué (le lieutenant Dufour) et trois blessés, parmi lesquels le lieutenant **DAVID** ; dans les rangs de la troupe, 1 homme tué et 30 blessés.
Ce fut la dernière affaire que le 3e de ligne eut à soutenir à l'armée d'Espagne. Rentré dans le camp retranché de Bayonne, le bataillon fut, dans les premiers jours de janvier 1814, désigné pour faire partie de la réserve de Paris.
Il partit de Peyrehorade, le 22 janvier, pour sa nouvelle destination ; il était alors commandé par le chef de bataillon **BRIBES**. Des moyens de transport, préparés dès Mont-de-Marsan, devaient lui permettre de tripler ses étapes.
Il allait représenter le régiment dans cette admirable et suprême lutte de **NAPOLÉON** contre les masses victorieuses de ses ennemis, et faire, au 7e corps, « la campagne de France ».

CHAPITRE XII

Le 3e régiment d'infanterie en Allemagne et en France ; campagnes de 1813-1814. — La 1re Restauration et les Cent-Jours ; campagne de 1815.

Mouvements des bataillons en 1812 et 1813. — Détail des opérations: retraite de la Grande Armée; le 4e bataillon à Dantzig et à Wittemberg. — Le 3e régiment dans la 32e division militaire (Hambourg). — Reprise des hostilités ; combat de Göhrde (16 septembre 1813). — Siège de Hambourg.
Le 1er bataillon en France ; campagne de 1814 : — le 1er bataillon au 7e corps de la Grande Armée; combat de Bar-sur-Aube (27 février). — Retraite sur Provins ; affaires des 14, 15 et 16 mars. — Second combat d'Arcis-sur-Aube (21 mars) ; fin de la campagne).
La première Restauration et les Cent-Jours ; campagne de 1815 : — le régiment du Dauphin ; garnisons en 1814 et 1815. — Le 3e de ligne au 2e corps de l'armée du Nord ; commencement des hostilités. — Affaire des Quatre-Bras (16 juin 1815). — Bataille de Waterloo (18 juin 1815). — Retraite sur la Loire ; licenciement du 3e de ligne.

Mouvements des bataillons en 1812 et 1813.

Avant de retracer la campagne de 1813 en Allemagne, il est nécessaire, pour la clarté même du récit et pour éviter toute confusion, de résumer à l'avance les mouvements des divers bataillons du 3e en 1812 et 1813.
Le 4e bataillon du 3e de ligne, qui, complété à 600 hommes, avait été affecté au service de la place de Strasbourg en octobre 1811, partit de Strasbourg le 5 mai 1812, pour se rendre à Erfürth. Il y arriva le 24, et fit partie de la 2e division de réserve, brigade d'Erfürth, aux ordres du général **HEUDELET**[1].
Le 4 juillet, les divisions de réserve de la Grande Armée constituaient le 11e corps d'armée (maréchal Augereau) : le bataillon compta, dans le 11e corps, à la 34e division (général Morand), 1re

1 Brigade d'Erfürth, composée de : 1 bataillon du 3e, 1 du 105e , 2e du 29e et du régiment de marche de Paris. Cela fera sur ce point, écrivait Napoléon le 18 mai, une réserve qui pourra se porter partout où il sera nécessaire. »

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

brigade (général Cosson)[1] qui, en août, reçut l'ordre de marcher vers la Pomeranie suédoise. Il arrivait à Stralsund le 28 août, et, le 17 septembre, gagnait Königsberg, où il arriva le 21. Son effectif, au 30 septembre, est de 14 officiers et 486 hommes. Il était commandé par le commandant **POLOSSON**.

Le 3e bataillon (que nous avons vu arriver à Nantes le 10 juin 1812) avait servi à compléter les 1er et 2e bataillons, passés à l'armée de Portugal. Le cadre (4 officiers, 67 hommes) partit de Nantes le 12 juin, et arriva à Strasbourg le 19 juillet. Le bataillon fut reconstitué avec les conscrits reçus au dépôt ; il devait servir à organiser une nouvelle brigade d'Erfürth. Les 1re et 2e compagnies quittèrent Strasbourg le 21 septembre, et, après un séjour à Mayence, arrivèrent à Erfürth le 3 octobre ; la 4e compagnie, dont le cadre était allé chercher des recrues à Wesel, y arriva le 15 octobre ; la 3e compagnie ne partit de Strasbourg que le 17 octobre, s'arrêta le 20 à Mayence, et rejoignit les trois autres à Erfürth vers la fin du mois de novembre.

Le bataillon quittait Erfürth le 12 décembre (laissant une compagnie, la 4e, 2 officiers et 127 hommes, à la garde de la citadelle) et vint à Königsberg compter, avec le 4e bataillon, à la 34e division de la Grande Armée (10 janvier 1813), puis à la 31e division du 11e corps.

Le 5e bataillon, à Strasbourg, recevait journellement et instruisait les conscrits. Sa 2e compagnie, détachée à Lorient pour la garnison de *l'Eylau*, fut débarquée en novembre 1812, et dirigée sur l'Allemagne avec le bataillon dit « bataillon de marche de Brest »[2]. Partie de Rennes le 1er décembre, elle arrivait le 10 janvier 1813 à Mayence ; en février, elle gagnait Spandau, allait verser ses hommes aux 3e et 4e bataillons ; puis, les cadres retournèrent au dépôt.

Le 5e bataillon, fort, en janvier 1813, de 1,378 hommes, se dédoubla pour former un 6e bataillon, destiné à la défense de la 32e division militaire (Hambourg). Ce 6e bataillon (4 officiers, 836 hommes) quitta Strasbourg le 21 février 1813 et arriva à Hambourg le 1er avril.

Cependant, la faiblesse des deux bataillons de l'armée (3e, 4e) fit donner l'ordre de les réduire à un seul bataillon[3]. Le doublement opéré, les cadres du 3e bataillon, restés disponibles, rentrèrent au dépôt, en avril.

Le 6 juin, les quatre compagnies de fusiliers du 2e bataillon (cadres : 10 officiers, 62 hommes) arrivaient également à Strasbourg, rentrant de l'armée de Portugal.

Les 2e, 3e et 5e bataillons, organisés à Strasbourg avec les conscrits de 1814 et des six classes antérieures, partirent successivement, en juin et juillet, se dirigeant sur Hambourg ; il ne resta au dépôt qu'un piquet du 3e de ligne, pour recevoir les conscrits non encore arrivés.

Le 4e bataillon, envoyé en garnison à Wittemberg, quitta cette ville en juin pour se rendre à Hambourg ; un détachement de ce bataillon (qui était resté à la 34e division) était enfermé dans Dantzig : il compta, pour ordre, au 5e bataillon[4]. Et, le 21 août 1813, les bataillons du régiment étaient ainsi répartis :

1 C'était l'ancienne brigade d'Erfürth, qui fut reconstituée immédiatement (avec le 3e bataillon du 3e de ligne.) (Correspondance de Napoléon, 22 juillet 1812.)

2 Ce bataillon de marche de Brest était composé de tous les détachements débarqués des vaisseaux.

3 Correspondance de Napoléon, 25 janvier 1813.

4 Correspondance de Napoléon, 12 avril 1813 : « Les compagnies que ce régiment a à Dantzig seront portées dans le 5e bataillon, afin que les bataillons qu'il a dans la division de Hambourg aient six compagnies. » (Le 5e bataillon était encore à Strasbourg à cette époque.)

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

				PRESENTS	
				Officiers	Hommes
1re partie de la 50e division, marchant à la suite du 13e corps d'armée	2e bataillon	commandant	LECANNUT	10	434
	3e bataillon	commandant	DUCOMMUN	7	492
	4e bataillon	commandant	CLEMENT	5	510
	6e bataillon	commandant	PETIT-GUYOT	10	806
2e partie de la 50e division	5e bataillon	capitaine	JEPPE	3 compagnies et dépôt à Hambourg 1 compagnie à Dantzig	

Le piquet, resté à Strasbourg, en partit le 12 septembre, à l'effectif de 10 officiers et 244 hommes. Il arrivait le 16 à Wesel, d'où il avait l'ordre de se rendre à Hambourg.
Quant aux cadres des compagnies d'élite revenus de l'armée du nord de l'Espagne, ils arrivèrent à Hambourg le 6 septembre 1813 (9 officiers, 368 hommes). Tout le régiment se trouva donc réuni à cette époque, moins la compagnie enfermée dans Dantzig et le 1er bataillon, qui était à l'aile droite de l'armée d'Espagne.
Nous avons tenu à insister longuement sur tous ces mouvements des bataillons et des compagnies, sur ces allées et venues du dépôt à l'armée, et réciproquement, parce que tous ces détails, peut-être fastidieux, donnent une idée exacte de ce que fut, à cette époque, l'existence mouvementée de nos régiments. A un point de vue général, n'est-ce pas là le tableau réduit, mais non moins frappant, de l'activité dévorante déployée par Napoléon pour résister à la coalition victorieuse ? N'est-ce pas aussi la condamnation éclatante de cette politique d'aventures, qui avait divisé, disséminé sur tous les territoires nos excellents régiments de 1805 et de 1807 ? Les soldats d'élite du 3e, sacrifiés dans une absurde et interminable guerre de guérillas, dorment maintenant dans les champs de la Navarre, quand leur présence eût été si nécessaire sur le Rhin! C'est la grande faute, l'Espagne, qui va nous écraser, amener l'invasion jusqu'à Paris !
Pour mieux rendre compréhensible la dissémination des régiments et l'organisation de 1813, nous donnons ici les emplacements du 3e au 1er janvier et au 1er octobre 1813 :

1er janvier 1813		1er octobre 1813	
1er bataillon	4e division, armée de Portugal	1er bataillon	7e division, aile droite de l'armée d'Espagne
2e bataillon		2e bataillon	
1er et 2e bataillons d'élite	1re division, armée du Nord de l'Espagne	3e bataillon	50e division de la Grande armée dit de Hambourg
La compagnie d'artillerie		4e bataillon	
		6e bataillon	
3e bataillon	34e division de la Grande armée	5e bataillon	3 compagnies et dépôt à Hambourg ; 1er compagnie à

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

4e bataillon		Dantzig
5e bataillon	3 compagnies de dépôt à Strasbourg ; 1 compagnie de marche de Brest en route sur la Grande armée	

Détail des opérations : retraite de la Grande Armée ; le 4e bataillon à Dantzig et à Wittemberg.

Dans les premiers jours du mois de décembre 1812, les débris de la Grande Armée arrivaient à Wilna, après la désastreuse retraite de Russie. Le 4e bataillon du 3e de ligne dut, à cette époque, quitter Königsberg, et s'avancer vers le Niémen, pour essayer d'arrêter la poursuite des Russes, ou tout au moins de protéger la retraite de l'armée française : le capitaine **STEGER** est tué le 10 décembre, le capitaine **PETIT-GUYOT** blessé le 12, aux environs de Wilna.
Mais les forces laissées en Allemagne, suffisantes pour maintenir l'ordre dans le pays, pour assurer les communications avec la France, étaient impuissantes devant l'invasion russe : elles furent disloquées, entraînées en désordre dans le grand mouvement de reflux qui ramenait la Grande Armée du Niémen sur la Vistule, de la Vistule sur l'Oder, de l'Oder sur l'Elbe. Une partie du 4e bataillon (6 officiers, 73 hommes) se jeta dans Dantzig, avec Rapp, et y soutint le siège mémorable qui devait se pro- longer jusqu'au 28 novembre 1813.
Ce détachement (formé en bataillon avec des détachements de plusieurs autres corps) comptait à la 34e division, commandée par le général **FRANCESCHI**[1] (général de brigade Devilliers). II prit part aux combats des 5 et 24 mars, du 27 avril, du 9 juin, etc. Les hostilités, suspendues en juin par suite de l'armistice, étaient reprises le 24 août.
Dans la grande attaque du 3 septembre, parmi les militaires de toutes armes que leur zèle porta aux batteries, nous relevons, dans le journal du siège, le nom du caporal **DUBOIS**, du 3e de ligne, « qui a toujours pointé, toujours touché (plus de dix fois) et coulé une chaloupe canonnière de l'ennemi ».
La brave garnison de Dantzig, décimée par les maladies, par le feu de l'ennemi, après avoir épuisé tous les moyens de résistance, se rendit, ayant réclamé et obtenu les honneurs de la guerre : elle fut, au mépris de la capitulation, envoyée prisonnière en Russie.
La fraction du 4e bataillon du 3e de ligne, restée à l'armée, compta, avec le 3e bataillon, à la 31e division, 11e corps d'armée (janvier 1813). Les deux bataillons, d'un effectif trop faible, furent fondus en un seul bataillon ; les cadres du 3e bataillon rentrèrent au dépôt, à Strasbourg, et le nouveau 4e bataillon, reconstitué, fut envoyé en garnison à Wittemberg, où commandait le général **LAPOYPE** (mars).
La place fut investie le 1er avril ; elle offrait de médiocres défenses, et sa garnison était à peine de 1,500 hommes.
LAPOYPE n'en répondit pas moins, d'une façon toute militaire et bien française, à la sommation que **WITTGENSTEIN** lui faisait de se rendre, et repoussa victorieusement, pendant un mois,

1 Mort pendant le siège, et remplacé par le général Bachelu.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

toutes les attaques des assiégeants. Les succès de Napoléon à Weissenfels et à Lutzen ne tardaient pas à le délivrer (6 mai).
Le capitaine **MINVIELLE**, du 3e de ligne, s'était distingué pendant toute la durée du blocus : **LAPOYPE** signala à l'Empereur la belle conduite de cet officier, et le proposa pour officier de la Légion d'honneur. Par suite d'une erreur, le capitaine **MINVIELLE**, chevalier du 7 août 1809, fut de nouveau nommé chevalier de la Légion d'honneur le 18 mai 1813 [1].

Le 3e régiment dans la 32e division militaire (Hambourg).

Dans les premières semaines du mois de mars 1813, la ville de Hambourg, occupée par le général **CARRA-SAINT-CYR**, s'était insurgée contre les Français. Trop faible pour réprimer le mouvement, la petite garnison avait battu en retraite sur Brême ; et les Russes avaient immédiatement pris possession de la ville. **NAPOLÉON** attachait une extrême importance à la conservation du bas Elbe et de Hambourg, chef-lieu de la 32e division militaire ; il chargea le maréchal **DAVOUT** d'aller les reconquérir.
Le 17 mars, le général **VANDAMME** recevait l'ordre d'aller, à Wesel, prendre le commandement de deux divisions d'infanterie en formation, et d'une troisième division, dite « de réserve », dans laquelle entrait le 6e bataillon du 3e de ligne (parti le 21 février de Strasbourg, et qui s'était complété, à Wesel, par l'arrivée de quelques renforts). Ces forces marchèrent sur la 32e division militaire, par Munster, Osnabrück et Brême.
Le 30 mai, après toute une série d'opérations sur le bas Elbe, **DAVOUT** et **VANDAMME** entraient dans Hambourg, évacué par les Russes. Profitant de l'armistice de Pleisswitz, qui suspendait les hostilités, le maréchal s'occupa aussitôt de l'organisation du 13e corps, affecté à la défense de la 32e division militaire, et de la 50e division, dite de « Hambourg », destinée à la garnison de la place [2].
Le 3e de ligne était désigné pour faire partie de la 50e division. Il avait déjà à Hambourg son 6e bataillon : le 4e bataillon y vint de Wittemberg, vers la fin du mois de juin ; le 3e bataillon arriva de Strasbourg dans les premiers jours de juillet ; les 2e et 5e bataillons, partis les derniers de Strasbourg, étaient à Wesel le 7 juillet, et arrivaient le 22 à Hambourg.

Reprise des hostilités ; combat de Göhrde (16 septembre 1813).

L'armistice fut dénoncé le 12 août ; les hostilités devaient reprendre le 17. Le rôle du maréchal **DAVOUT** était de favoriser, en occupant les Suédois et les troupes du comte **de WALMODEN,** le mouvement que le duc **de Reggio** faisait sur Berlin. Les 3e, 4e et 6e bataillons du 3e, campés à Schiffbeck avec la 50e division, se mirent en marche le 18 août, se dirigeant sur Wittenbourg. Le 23, tout le corps de **DAVOUT** était établi de Wismar à Schwerin ; la 50e division campait en arrière de Schwerin. Le 2e bataillon du 3e de ligne était à Lauenbourg avec le général **PÉCHEUX** ; le 5e faisait partie de la garnison de Hambourg (2e partie de la 50e division).
Jusqu'à la fin du mois, on resta dans cette position, attendant des nouvelles de la Grande Armée. Les mouvements des ennemis sur notre droite faisaient prévoir un échec des Français dans leur tentative

1 Le capitaine MINVIELLE quitta le service en 1814. Dans les nominations de chevalier de Saint-Louis, du 11 octobre 1814, figure le nom de MINVIELLE (Jean-Baptiste), ancien officier (Moniteur).
2 Bien que la 50e division fût spécialement destinée à fournir la garnison de la place, l'Empereur recommandait à Davout de s'en servir dans ses opérations actives : cela explique les 1re et 2e parties de cette division.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

sur Berlin ; cette hypothèse fut pleinement confirmée le 31: **DAVOUT** apprit, ce jour-là, la défaite et la retraite du duc **de Reggio**.
Ne songeant plus dès lors qu'à couvrir Hambourg, le Holstein, et toute la 32e division militaire, il vint occuper, en arrière, une ligne plus rapprochée et plus forte, celle de la Stecknitz, de Lübeck à Lauenbourg. La 50e division se porta de Schmilau à Lübeck.
Les trois bataillons du 3e restèrent baraqués dans cette place jusqu'au 10 septembre. Ils en partaient à cette date, avec la batterie légère de la 50e division, et gagnaient Möllen, où ils arrivèrent la nuit. Le lendemain, 11, ils continuaient leur route sur Zollenspicken et Winsen, et rejoignaient, le 12, le 2e bataillon.
Le général **PÉCHEUX** prit le commandement des quatre bataillons du 3e, auxquels se joignirent un bataillon du 105e, une trentaine de dragons, et les six pièces de la batterie légère : il avait pour instruction de se porter sur Lunebourg avec son détachement, et d'aller prendre position entre Dahlenbourg et la forêt de Gohrde.
Voici ce qui avait motivé ce mouvement : le maréchal **DAVOUT** avait appris qu'un grand convoi de poudre se dirigeait de Minden sur Magdebourg ; informé, d'autre part, que l'ennemi avait jeté un pont à Domitz et semblait se disposer à attaquer ce convoi, « pour faire une diversion, il fit courir le bruit qu'il dirigeait, par la rive gauche de l'Elbe, une division de 10,000 hommes et seize bouches à feu ; et, en réalité, il ne portait à Lunebourg que le général Pécheux avec cinq bataillons et six bouches à feu....
Il informait en même temps, le 13 septembre, le gouverneur de Magdebourg du mouvement réel du général Pécheux[1]. »
La lettre du prince d'**Eckmühl** tomba, malheureusement, aux mains de l'ennemi ; le comte **de WALMODEN**, instruit de la marche et des forces de **PÉCHEUX**, dirigea contre lui 12,000 hommes (dont 4 à 5,000 cavaliers) et vingt pièces d'artillerie.
PÉCHEUX, avec son détachement fort d'environ 3,000 hommes, était venu le 13 à Lunebourg, et y était resté toute la journée du 14. Le 15, il se porta sur Dahlenbourg. Vers 3 heures, un piquet de cavalerie, qu'on découvrit dans un bois, lui donna l'éveil ; il vint, dans la nuit du 15 au 16, prendre position en avant de la forêt de Göhrde (entre Göhrde et Eichdorf, à environ sept lieues de Lunebourg) et lança aussitôt ses cavaliers en reconnaissance dans la forêt, très étendue et percée de chemins en tous sens. Ces premières patrouilles ne découvrirent rien.
Sur les 7 heures du matin, quelques partis de cosaques et de hussards ennemis se montrèrent au loin, échangeant quelques coups de fusil avec les avant-postes ; à 8 heures, leur nombre augmenta. Rien cependant ne faisait encore prévoir l'approche de forces considérables. **PÉCHEUX** se contenta de détacher trois compagnies de voltigeurs du 3e de ligne pour soutenir l'escarmouche.
Nos compagnies étaient à peine engagées, que **WALMODEN**, avec ses 12,000 hommes, ses vingt pièces d'artillerie, débouche de la forêt par toutes les routes, et entoure le petit corps français ; il était alors environ 11 heures du matin. Le général **PÉCHEUX**, se voyant enveloppé, essaie de battre en retraite sur l'Elbe ; mais il était coupé sur ce point, comme sur tous les autres. Il prend le parti de se défendre sur place, jusqu'à ce que la nuit lui permette d'échapper.
Les quatre bataillons du 3e et le bataillon du 105e ne comprenaient guère que des conscrits des dernières levées, instruits à la hâte, très inexpérimentés, trop jeunes pour la plupart, et déjà fatigués par une longue marche ; mais, à défaut d'expérience, ils montraient une résolution indomptable. Il y avait, de plus, l'appoint sérieux des compagnies d'élite du 3e (cadres arrivés le 6 à Hambourg, et qui avaient rejoint Pécheux le 11, à Winsen).

1 De Mazade, Correspondance du général Davout.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le général arrête aussitôt ses dispositions : chaque bataillon se forme en carré, l'artillerie est placée dans les intervalles, et l'on attend l'ennemi de pied ferme.
Sept fois la cavalerie anglaise, russe et prussienne, chargea ; sept fois, elle fut reçue sur les baïonnettes de nos soldats, refoulée en désordre. L'infanterie ennemie, n'osant aborder ces terribles carrés, se bornait à une fusillade très vive ; vingt pièces de canon vomissaient les boulets et la mitraille à demi-portée de fusil. Mais ni cette pluie de fer, qui tombait sans interruption, ni les charges répétées de la cavalerie, ne purent entamer un seul carré.
La combat se soutint ainsi de 11 heures du matin à 6 heures du soir.
Les munitions commençaient à manquer ; et nos carrés, silencieux maintenant, mais toujours hérissés de baïonnettes inabordables, fondaient peu à peu, sous le feu de l'ennemi qui redoublait de violence. La nuit tombait.
Le général **PÉCHEUX**, réunissant alors ses six pièces d'artillerie, fit une trouée dans la colonne établie sur ses derrières, et passa au travers avec tout ce qui lui restait de monde, abandonnant son matériel, mais ramenant une bonne partie de ses blessés et de ses équipages. « Il est presque impossible de croire, écrivait le préfet des Bouches-de-l'Elbe[1], que 3,000 hommes d'infanterie aient soutenu, pendant six heures, un combat en rase campagne contre 5,000 cavaliers, 6 à 7,000 fantassins et vingt pièces d'artillerie ; et, cependant, rien n'est plus vrai que ce fait d'armes, qui honore à la fois le général et ses soldats. »
Le maréchal **DAVOUT**, dans un ordre du jour daté de Ratzebourg, porta à la connaissance de l'armée l'admirable conduite des 3e et 105e de ligne. Il écrivait, le 30 septembre, au général **PECHEUX** : « Avec les forces que vous avez eu à combattre, il a fallu que vous eussiez déployé beaucoup de fermeté et d'habileté. Je regarde comme de mon devoir de mettre votre conduite et celle de votre troupe sous les yeux de notre souverain... Faites connaître aux officiers et soldats le contenu de ma lettre, et faites-moi un rapport sur ceux qui se sont le plus particulièrement distingués. J'enverrai ce rapport en original à l'Empereur[2]. »
Le 3e de ligne avait perdu plus de 1,000 hommes tués, blessés ou prisonniers ! Citons, parmi les morts de cette glorieuse journée: le chef de bataillon **PETIT-GUYOT** ; le capitaine **ISSELIN**, un des plus vieux et des plus braves officiers du régiment ; le lieutenant **JOUBERT** ; le sergent **BÈGUE** (chevalier de la Légion d'honneur depuis 1807). Parmi les blessés : le major **CHAVANNES**, qui commandait le régiment ; le capitaine **DUROUSSEAU**, qui fut renversé et foulé par une charge de cavalerie ; le capitaine **PARISOT** ; le lieutenant **JEANDIN** ; le sous-aide-chirurgien **TRABER**. Dix officiers, blessés, étaient restés sur le champ de bataille, et avaient été pris par l'ennemi.
Les communications avec la Grande Armée étaient alors interrompues, et **NAPOLÉON** ne put pas récompenser, comme il n'eût pas manqué de le faire, tous les braves du 3e qui s'étaient distingués à Göhrde. Le maréchal **DAVOUT** y remédia dans la mesure du possible, en utilisant le petit nombre de croix mises à sa disposition par l'Empereur. Nous trouvons en effet (dans les registres matricules du corps) les nominations suivantes, à la date du 6 novembre 1813 : officiers de la Légion d'honneur, MM. **LECANNUT** et **DUCOMMUN**, chefs de bataillon ; chevaliers, les capitaines **GRILLET, SUGIER, JEANDEL, REGARD**, l'adjudant **RIGAULT** (nommé sous-lieutenant par Davout). Le capitaine de grenadiers **MINVIELLE** s'était de nouveau, à Göhrde, fait remarquer entre les plus braves : il fut, pour la troisième fois, nommé chevalier de la Légion d'honneur !

1 C'est à cette lettre du préfet des Bouches-de l'Elbe que nous avons emprunté les détails de ce combat héroïque.
2 Correspondance du général Davout ; lettre datée de Ratzebourg, le 30 septembre.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Siège de Hambourg.

Repassés sur la rive droite de l'Elbe, les 2e, 4e et 6e bataillons du 3e de ligne rentraient le 20 septembre à Hambourg ; le 3e bataillon, resté en observation à Zollenspicker, les rejoignit le 23.

Voici quelle était, au 26 septembre, la situation du régiment :

	Etat-major	8 officiers	9 hommes
	2e bataillon (Lecannut)	8	323
	3e bataillon (Ducommun)	7	309
Présents	4e bataillon (Clément)	2	106
	5e bataillon	4	372
	6e bataillon	4	150

Aux hôpitaux : 2 officiers, 639 hommes, 10 officiers prisonniers de guerre.

Les troupes de **DAVOUT** gardèrent, jusqu'au mois de décembre, la ligne de la Stecknitz ; le maréchal rentra alors dans les lignes de Hambourg, « résolu à tenir tant qu'il aurait des soldats, des munitions et des vivres.... Il s'était procuré des munitions de bouche et de guerre, et, conformément aux ordres de **NAPOLÉON**, avait, au moyen d'ouvrages en terre, de palissades, de bastions rapidement restaurés, embrassé Hambourg, Haarbourg et les îles de l'Elbe dans un vaste système de défense où il aurait fallu 100,000 hommes et d'habiles ingénieurs pour le forcer..... Il tint huit mois entiers, sans recevoir ni un ordre, ni une nouvelle de son pays »[1].
Le 3e de ligne, sous les ordres du major **GILLET**, comptait pendant le blocus à la 2e brigade (général Osten) de la 50e division (général Pécheux). Il se signala particulièrement à la grande affaire du 9 février 1814, dans l'île de Wilhemsbourg, où 8,000 Français tinrent tête à 25,000 ennemis et les repoussèrent : le commandant **LECANNUT**, le sous-lieutenant **PARÉCHET**, le chirurgien **TRABER** furent blessés dans ce combat ; le lieutenant **NICLAS** y eut un bras cassé après des prodiges de valeur et mérita d'être honorablement mentionné dans un ordre du jour du maréchal prince **d'Eckmühl**.
Les lieutenants **LHOMME** et **MILET** reçurent une lettre de félicitations du prince **d'Eckmühl** pour leur belle conduite aux affaires des 4 et 5 mars, à Haarbourg.
Le brave sous-lieutenant **RIGAULT**, grièvement blessé, mourut le 19 mars.
En avril, le froid, qui avait été très vif pendant quatre-vingt-quatre jours, cessa, et le dégel, en rendant libre tous les cours d'eau, permit à nos soldats de prendre quelque repos. Les maladies firent moins de ravages. Le maréchal **DAVOUT**, qu'aucune communication officielle n'avait encore informé des événements survenus en France, repoussait toujours toutes les ouvertures du général **BENNINGSEN**.
Ayant appris enfin la chute de **NAPOLÉON**, il fit, le 28 avril, prendre à ses soldats la cocarde blanche, mais ne consentit à rendre la place que sur l'ordre formel de **Louis XVIII**[2]. L'armée quitta Hambourg en trois colonnes, les 27, 29 et 31 mai 1814, avec armes, bagages et artillerie.
Le 3e était réduit à deux bataillons, ainsi qu'il résulte de l'extrait suivant d'une situation au 16 mars 1814 :

1 Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire.
2 La disgrâce et l'exil dans ses terres allaient récompenser Davout de sa belle conduite. Le général Gérard fut envoyé à Hambourg pour le remplacer dans son commandement et ramener l'armée en France. « C'était, dit Gonneville, royaliste sincère, une insulte gratuite à celui auquel on devait d'avoir conservé, au milieu du désastre général, 20,000 hommes bien organisés et une artillerie nombreuse.»

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

	A Hambourg		A Haarbourg	
			7	
Etat-major. Major Gillet	3 officiers	4 hommes	officiers	10 hommes
2e bataillon. Commandant Lecannut	«	26	16	516
3e bataillon. Commandant Ducommun	1	4 hommes	16	505
Piquet	2	64		

Les débris du régiment furent dirigés sur Douai, où se réorganisait le 3e de ligne ; ils y arrivèrent le 30 juin 1814.

LE 1er BATAILLON EN FRANCE ; CAMPAGNE DE 1814.

Le 1er bataillon au 7e corps de la Grande Armée ; combat de Bar-sur-Aube (27 février).

Le 1er bataillon du 3e de ligne, sous les ordres du commandant **BRIBES** (division Leval, brigade Pinoteau), qui avait quitté l'armée d'Espagne le 22 janvier 1814, arriva le 6 février à Nogent-sur-Seine. La division **LEVAL** compta au 7e corps d'armée [1], commandé par le maréchal **OUDINOT** ; elle devait rejoindre ce corps à Provins.
Détachée le 12 à Sézanne, elle recevait le lendemain l'ordre de se porter sur Montmirail. Son apparition, le 14, sur le flanc gauche de **BLÜCHER**, décidait la retraite de l'armée de Silésie. Elle resta à Montmirail, le 15, avec **GROUCHY**.
Revenue sur la Seine, elle rejoignait le 7e corps à Troyes, le 24 février, et venait, ce jour-là, camper en avant de Lusigny, sur la route de Bar-sur-Aube. Elle est à Vendœuvres le 25 le lendemain, elle vient prendre position en arrière de Bar-sur-Aube. L'effectif du bataillon du 3e était alors de 21 officiers et 465 hommes.
Le 27, **NAPOLÉON** quittait Troyes pour se lancer contre l'armée de **BLÜCHER**, ne laissant pour garder la ligne de l'Aube que les 2e et 7e corps (Gérard et Oudinot). La division **LEVAL** avait passé la rivière et bivouaquait entre Moutier et Ailleville, sur la route de Bar.
OUDINOT, trompé par les rapports des prisonniers ennemis, croyait l'armée de **SCHWARTZEMBERG** en retraite ; ne s'attendant pas à une attaque, il n'avait pris aucune disposition sérieuse, avait même négligé d'occuper les hauteurs de Vernonfays, qui dominaient ses troupes, parallèlement à l'Aube. Instruit, seulement vers 10 heures du matin, de la marche de l'ennemi, il donna l'ordre à la division **LEVAL** de marcher sur Vernonfays.
« Ces beaux régiments gravissent les premières hauteurs et culbutent les têtes de colonnes russes qui déjà s'avançaient sur le plateau ; mais l'infanterie ennemie, dégagée par des charges de cuirassiers, se reforme en arrière, et bientôt quarante-huit pièces de canon ouvrent le feu contre les Français. Leval n'a pas une seule pièce pour riposter ! Trois fois les vétérans d'Espagne abordent les masses russes et les font reculer ; trois fois, fauchés par la mitraille, ils abandonnent le terrain conquis[2]. »

1 Le 7e corps fut organisé par décret du 8 février 1814.
2 Henri Houssaye, 1814.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

La brigade **MONTFORT**, un instant compromise, est dégagée par une charge vigoureuse du 10e léger et du 3e de ligne, qui refoule en désordre les Russes de **GORTSCHAKOFF**. Le roi de Prusse ne put contenir son admiration devant l'héroïsme des soldats de **LEVAL** : « Ces charges, s'écria-t-il, sont parmi les plus beaux faits d'armes dont j'aie été témoin ».
Vers 4 heures, **OUDINOT** donnait l'ordre de battre en retraite : ce mouvement s'opéra dans le plus grand ordre, de position en position ; la division repassait l'Aube, à 6 heures du soir, par le pont de Dolancourt, et venait, à 11 heures, bivouaquer à Le Magny.
Le 3e de ligne avait eu un officier, le capitaine **HOURT**, et 15 hommes tués ; le capitaine **SAGOT** était au nombre des blessés.
Ces héroïques soldats d'Espagne, depuis si longtemps oubliés par l'Empereur dans les distributions de croix, venaient de lui rappeler, en tenant tête tout un jour à une armée de 40,000 hommes (la division Leval comptait à peine 8,000 hommes), que la France n'avait pas de troupes plus solides, plus dévouées[1]. **NAPOLÉON** se montra généreux, et sut récompenser tous les braves du 3e de ligne. Le commandant **BRIBES**, les capitaines **SAGE** et **NARÇON**, furent nommés officiers de la Légion d'honneur (12 mars 1814) ; parmi les chevaliers, citons : les capitaines **LAVACHE**, **MOURGUES** ; l'adjudant-major **BOURDON** ; les lieutenants **CHAUMONT** et **PRAT** ; les sous-lieutenants **BUFFET, NAUDIN** et **DAVID** ; l'adjudant **HORIVEAU** ; les sergents-majors **BRISSON** et **VALLÉ** ; le sergent **JOSSE** ; les caporaux **LEMAITRE** et **JUSTON**.

Retraite sur Provins ; affaires des 14, 15 et 16 mars.

Le lendemain du combat de Bar-sur-Aube (28 février), le 7e corps était venu prendre position à Vendœuvres. Les jours suivants, il continua sa retraite par Troyes, vint s'établir en avant de Provins, sur la rive droite de la Seine.
NAPOLÉON continuait ses opérations contre **BLÜCHER** ; il ordonna seulement à **MACDONALD**, commandant les 2e et 7e corps, de « défendre le terrain pied à pied » contre l'armée de **SCHWARTZEMBERG**. C'était une mission difficile. **MACDONALD** ne pouvait guère opposer que 30,000 hommes aux 100,000 coalisés qu'il avait devant lui. La lenteur, les hésitations du généralissime autrichien le sauvèrent : jusqu'au 12 mars, il resta dans ses positions sans être inquiété, put réorganiser ses troupes, leur donner quelque repos.
Le 13 et le 14, l'ennemi se mit en mouvement, occupa en forces Sens et Nogent-sur-Seine. La nouvelle de la bataille de Laon arrivait, sur ces entrefaites, au camp des coalisés ; ils prirent aussitôt l'offensive (journées des 15 et 16 mars), attaquèrent sur tous les points.
La division **LEVAL** était bivouaquée en arrière du village de l'Echelle, dans la plaine ; elle eut à lutter, le 16 mars, contre l'infanterie et la cavalerie du prince **Eugène de WURTEMBERG.**
Les tirailleurs français sont repoussés de l'Echelle et de Cormeron vers 8 heures du matin. **LEVAL** lance alors contre les villages le 130e, appuyé à droite par le bataillon du 3e de ligne dont les tirailleurs s'étendent vers le bois de Sordun, pour empêcher le passage du ravin de Richebourg. L'ennemi est refoulé avec pertes.
Le 3e s'avance jusqu'à l'extrémité du ravin, s'y déploie, et, sous sa protection, le 130e entre dans l'Echelle, s'y maintient pendant une heure. Mais alors, ayant épuisé ses munitions, il abandonne le village et se retire sur un bataillon du 10e léger. Les brigades **MONTFORT** et **CHASSÉ** viennent se déployer à la gauche des 3e et 130e. Le prince **de WURTEMBERG** n'osa pas continuer l'attaque.

1 Si Napoléon n'avait cru que de pareils soldats, le résultat de cette grande lutte ont été certainement différent. (Thiers, Histoire du Consulat et de l'Empire.)

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

MACDONALD avait réussi à garder toutes ses positions ; craignant cependant d'être débordé, il donne l'ordre de se replier, et l'armée vient occuper une nouvelle position en arrière de Provins.
Le 3e perdait le capitaine **MOURGUES**, tué dans cette affaire ; le lieutenant **RIBEAU** était mortellement blessé ; dans les rangs de la troupe, on comptait 3 tués et 30 blessés.

Second combat d'Arcis-sur-Aube (21 mars) ; fin de la campagne.

Le 17 mars, **SCHWARTZEMBERG** se mettait en retraite sur Troyes : il venait d'apprendre la victoire de **NAPOLÉON** à Reims, son retour précipité sur l'Aube. Les 2e et 7e corps français se mirent aussitôt en marche, par Villenoxe et Anglure, pour rejoindre l'Empereur à Arcis-sur-Aube.
La division **LEVAL** atteignait Boulages le 20 mars, jour où se livrait la sanglante bataille d'Arcis. Le 21, à 3 heures du matin, devançant les troupes de **MACDONALD**, elle se dirige sur Arcis à marche forcée, y arrive vers 7 heures.
NAPOLÉON, croyant n'avoir devant lui qu'un seul corps de l'armée de Bohême, était dans l'intention de recommencer le combat. Gardant comme réserve la vieille garde et la division **LEVAL**, il lance **NEY** et **SÉBASTIANI** sur le plateau de Mesnil. Hélas ! ce n'était pas un corps isolé que la petite armée française allait rencontrer : c'était toute l'armée de **SCHWARTZEMBERG**, près de 100,000 hommes, s'étendant en demi-cercle autour d'Arcis-sur-Aube ! Il fallut battre en retraite. La division **LEVAL** resta seule sur la rive gauche pour protéger le mouvement.
Bientôt, « de tous les points, les profondes colonnes ennemies convergent sur Arcis..... obus et boulets éclatent et ricochent dans les rues ; puis, Russes, Autrichiens, Bavarois, Wurtembergeois, se ruent à l'assaut. Mais toutes les maisons sont crénelées, toutes les issues sont barricadées et armées de canons, et, derrière ces murailles et ces barricades, il y a 6,000 vieux soldats d'Espagne ! Les plus furieuses attaques échouent ; des deux côtés, on combat avec un égal acharnement.
« Sans cesse repoussées, sans cesse les colonnes ennemies reviennent à la charge. L'ardeur des assaillants augmente à proportion de l'accroissement de leur nombre. Ils fourmillent autour d'Arcis, ils sont 50,000 ! Leval, voyant presque toute son artillerie hors de service, ses fantassins sans cartouches, le sixième de son monde couché par terre, donne l'ordre de la retraite. Profitant du mouvement rétrograde des Français, trois colonnes russe, autrichienne et wurtembergeoise forcent les barricades sur trois points différents : elles débouchent sur la place du Marché, acculent au pont une partie de l'armée française, et coupent au reste sa ligne de retraite. C'est une terrible confusion : on se bat corps à corps[1]. » Un énergique retour offensif refoula les assaillants, et la division repassa l'Aube en bon ordre, vers 7 heures du soir.
Le 1er bataillon du 3e de ligne avait eu, dans cette sanglante affaire, un officier tué, le lieutenant **LECEINE**, et quatre blessés : le commandant **BRIBES**, les capitaines **SAGE** et **NARÇON**, le sous-lieutenant **FLEURY** ; 6 sous-officiers ou soldats tués, 50 blessés. Un officier et 10 hommes étaient prisonniers.
Ce devait être la dernière affaire de la campagne. Le bataillon marcha sur Saint-Dizier avec l'armée ; puis, quand les événements de Paris rappelèrent en hâte l'Empereur sur sa capitale, il revint à marches forcées, arriva le 4 avril à Fontainebleau ; il était alors réduit à 8 officiers et 276 hommes présents !

1 Henri Houssaye, 1814.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

La coalition était maîtresse de Paris ; les défections se multipliaient dans l'entourage de **NAPOLÉON**. Seuls, exaspérés, réclamant à grands cris le combat, les soldats restaient fidèles à leur Empereur vaincu.
Le 5 avril, à midi, la division **LEVAL**, qu'il passait en revue dans la cour du Cheval-Blanc, l'accueillait par d'enthousiastes acclamations, par les cris répétés de : « A Paris ! » Il était trop tard ! **NAPOLÉON** abdiquait le lendemain ; et, le 9 avril, le bataillon du 3e quittait Fontainebleau, pour aller cantonner à Conches, dans l'Eure, où il arriva le 12.
Le 23 avril, il prenait la cocarde blanche, et envoyait à Paris une députation pour assister à l'entrée solennelle de **Louis XVIII.**

LA 1re RESTAURATION ET LES CENT-JOURS : CAMPAGNE DE 1815.

Le régiment du Dauphin ; garnisons en 1814 et 1815.

L'ordonnance royale du 12 mai 1814 nomma le 3e régiment d'infanterie « régiment du Dauphin ».
Il fut réorganisé, à Douai, avec le 1er bataillon, venu d'Evreux ; avec les débris des 2e et 3e bataillons, rentrés de Hambourg le 30 juin, et reçut en incorporation les 1er, 3e et 4e bataillons du 33e léger et le 1er bataillon du 3e régiment de voltigeurs de la garde.
Ses trois bataillons étaient commandés par les commandants **PATIN, DUCOMMUN** et **DEYMIE**.
En août, le duc **d'ANGOULÊME** vint passer le régiment en revue à Douai, et nomma : officiers de la Légion d'honneur, le commandant **PATIN**, le capitaine **DUHESME** ; chevaliers, les commandants **DEYMIÉ** et **KLEIN** ; les capitaines **DESCAVES, DESCHATEAUX** et **JUNOT** ; les sergents-majors **DUTARTRE, GODEL** et **GRIMM** ; les sergents **LÉRISSE** et **GODEFROY** ; le grenadier **COUCHANDON**.
Le 14 octobre, le colonel **VAUTRIN**[1] prenait le commandement du régiment.
De Douai, le 3e vint tenir garnison à La Fère ; les 1er et 2e bataillons séjournèrent quelque temps à Paris, où ils avaient conduit des batteries d'artillerie ; mais le régiment était tout entier à la Fère lorsqu'il fut licencié par ordonnance du 23 mars 1815. Le retour de **NAPOLÉON** arrêta net l'exécution du licenciement. Il fallut se préparer à une nouvelle campagne contre les alliés.

1 VAUTRIN (Hubert) était né à Lunéville (Meurthe) le 8 octobre 1764. Le 27 juillet 1792, il entrait comme volontaire dans une compagnie formée à Lunéville. Adjudant sous-officier au 9e bataillon de la Meurthe le 14 août, sous-lieutenant le 5 novembre 1792, il était nommé lieutenant à la 60e demi-brigade le 14 mai 1797. Il entra dans la garde le 14 septembre 1805, fut fait chevalier de la Légion d'honneur le 1er mars 1806 et chef d'escadron aide de camp de la garde le 16 février 1807. Chef de bataillon au 1er régiment de tirailleurs de la garde (14 juin 1809), il passa au 2e régiment de grenadiers à pied le 20 février 1813, et fut fait successivement officier de la Légion d'honneur le 5 mai 1812, baron d'Empire le 6 août 1813, colonel du 11e régiment de tirailleurs de la garde le 8 août 1813 et enfin colonel du 3e régiment d'infanterie (14 octobre 1814).
Campagnes. — De 1792 à 1801, armées du Rhin, Nord, Moselle et Sambre-et-Meus ; employé dans la 2e division militaire, du 23 septembre 1801 au 4 septembre 1805 ; campagnes de 1805, 1806 et 1807, à la Grande Armée ; 1808 en Espagne ; 1809 en Autriche ; 1810, 1811 en Espagne ; 1812 en Russie ; 1813 en Saxe ; 1814 et 1815 en Belgique, où il se signala.
Blessures. Blessé le 18 juin 1815, à Waterloo, d'un coup de boulet à la jambe gauche, qui lui a été amputée. Licencié le 30 septembre 1815, le colonel Vautrin fut admis à la retraite. Il avait reçu de l'Empereur une dotation de 2,000 francs en Westphalie.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le 3e de ligne au 2e corps de l'armée du Nord ; commencement des hostilités.

Par ordre du 31 mars, les 1er et 2e bataillons du 3e de ligne comptèrent à la 5e division (général Bachelu) du corps d'observation, devenu par la suite 2e corps de l'armée du Nord (général Reille). Au 10 avril, le régiment est ainsi composé :

Etat-major, colonel **VAUTRIN**, 15 officiers, 14 hommes, à Maubeuge.
1er bataillon, commandant **DUCOMMUN**, 18 officiers, 469 hommes, à Maubeuge.
2e bataillon, commandant **PATIN**, 18 officiers, 464 hommes, à Beaumont.

Jusqu'à la fin du mois, il y eut plusieurs remaniements dans les cadres et les effectifs : 18 officiers rejoignirent successivement les bataillons de guerre ; 22 officiers passèrent au dépôt, où se constituaient les 3e, 4e et 5e bataillons.
Le 5 mai, les deux premiers bataillons occupent la ligne de la Sambre, depuis Merbes-le-Château jusqu'à Betigny.
Le 10 juin, l'ordre de l'armée disait : « S. A. I. le prince Jérôme est arrivé à Avesnes pour prendre le commandement de la 6e division d'infanterie, et remplace M. le lieutenant-général Rottembourg, appelé à d'autres fonctions... Le 2e régiment d'infanterie légère de la 6e division a passé à la 5e division, et est remplacé par le 3e de ligne... »
Le régiment allait donc faire la campagne à la 6e division du 2e corps, sous les ordres de **Jérôme NAPOLÉON**. C'était la division la plus belle et la plus nombreuse de l'armée[1] (son effectif s'élevant à 7,800 hommes, non compris l'artillerie). Jérôme la rejoignit à Leers-Fosteau. C'est là, sur la frontière, à moins de deux lieues des avant-postes prussiens, qu'était campé tout le 2e corps ; il devait se mettre en marche le lendemain 15 juin, à 3 heures du matin, se dirigeant sur Marchiennes.
Les premiers coups de fusil furent tirés par le 2e corps. Son avant-garde eut à repousser deux bataillons prussiens de Thuin et de Montigny-les-Tilleuls, et fit quelques centaines de prisonniers. A 11 h. 1/2, tout le corps d'armée avait franchi la Sambre et se massait du côté de Gosselies.
A 3 heures, **REILLE** reçoit l'ordre de marcher sur Gosselies par la traverse de Jumet : il en déloge facilement l'arrière-garde de **STEINMETZ**. La route des Quatre-Bras restait libre. La 6e division bivouaqua à Gosselies même, en avant du bois de Lombuc, un peu à gauche de la route.

Affaire des Quatre-Bras (16 juin 1815.)

Le lendemain, 16 juin, à midi, la division **Jérôme NAPOLÉON**, formée en colonne de route, s'engageait sur la route des Quatre-Bras, à la suite de la division **FOY**. **NEY** n'attendit pas son arrivée pour engager l'action : dès 2 heures, il attaquait le prince **d'ORANGE** avec les divisions **FOY, BACHELU** et **PIRÉ**. Gimioncourt est enlevé par la division **BACHELU** et la brigade **GAUTIER** ; mais la brigade **JAMIN** (2e de la division Foy) échoua, à gauche, contre la ferme du Grand-Pierre-Pont et le bois de Bossu.
Il était alors 3 heures. **Jérôme** entrait en ligne. Il reçoit l'ordre de relever la brigade **JAMIN** et d'attaquer la ferme et le bois.
L'opération, énergiquement conduite, réussit : les bataillons de Nassau sont chassés de Grand-Pierre-Pont, et nos tirailleurs s'avancent dans le bois de Bossu. Mais, alors, la brigade hollando-

1J 'ai pris le commandement de la plus belle division de l'armée. Elle s'est couverte de gloire dans les combats des 16 et 18 juin. » (Lettre du roi Jérôme à la reine Catherine.)

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

belge **VAN MERLEN,** forte de 1,100 chevaux, vient s'établir en face de **Jérôme** ; un régiment de hussards charge nos premiers bataillons : il est repoussé et sabré par la cavalerie de **PIRÉ**.
Pendant qu'une des brigades de **Jérôme** luttait, pied à pied dans le bois, contre les bataillons de Nassau, le prince s'efforçait, avec l'autre brigade, de gagner du terrain entre le bois et la chaussée de Bruxelles. Il portait déjà sa droite sur les Quatre- Bras, quand le corps de **BRUNSWICK** débouche par la route, et **WELLINGTON**, dont les forces s'élèvent alors à 35,000 hommes, prend en personne le commandement.
Il était 4 heures : **NEY** tenta une attaque générale : **BACHELU** à droite, **FOY** ayant pour objectif le centre de la ligne ennemie, **Jérôme** ayant l'ordre de s'emparer à tout prix du bois de Bossu, de rejeter **BRUNSWICK** au delà de la chaussée de Nivelles.
L'attaque de **BACHELU** échoue ; **FOY** s'arrête. « Jérôme, s'épuisant en efforts sanglants pour chasser les Nassau des bois, tenait tête dans la plaine au corps de Brunswick. Tout à coup, la moitié de la cavalerie de ce dernier, 400 uhlans, se jeta sur les bataillons de Jérôme. C'était la seconde charge dont ils soutenaient le choc depuis le commencement du combat ; elle fut reçue comme la première. Les uhlans, arrêtés par le feu des carrés, tournèrent bride ; comme la première fois, la cavalerie de Piré acheva la victoire[1]. »
Le corps de **BRUNSWICK** bat en retraite ; son chef venait d'être tué. **Jérôme** renouvelle, avec plus d'ardeur, l'attaque du bois de Bossu, refoule les bataillons de Nassau, et sa 1re brigade s'avance jusqu'au delà de Gimioncourt, à hauteur de la division **FOY**. Grâce à ce succès, l'enlèvement des Quatre-Bras était redevenu possible. Mais, à 5 h. 1/2, des renforts considérables arrivent à **WELLINGTON** ; dix-huit bouches à feu s'établissent à droite du bois de Bossu et ouvrent un feu terrible sur les divisions **FOY** et **Jérôme**. Il ne restait plus à **NEY** un seul bataillon de réserve. Il arrête les deux divisions, lance les cuirassiers de **KELLERMANN** sur le centre de l'armée ennemie.
Ce fut la dernière phase de ce combat acharné : après avoir pénétré jusqu'aux réserves de **WELLINGTON**, les deux régiments de cuirassiers, isolés dans un cercle de feu, redescendent en masse les pentes des Quatre-Bras. L'infanterie dut s'arrêter devant ce torrent d'hommes et de chevaux. De nouveaux renforts anglais entraient en ligne ; **NEY** ordonna la retraite.
Elle se fit dans le plus grand ordre, pendant une demi-lieue, jusqu'aux positions d'où l'on était parti le matin pour l'attaque. A 10 heures du soir, les troupes étaient au bivouac, mais le feu des tirailleurs n'avait pas encore cessé.
La 6e division avait 2,500 hommes hors de combat. Citons, parmi les blessés du 3e de ligne, le sous-lieutenant **GEORGES**, ainsi que le brave capitaine **DUROUSSEAU**. Ce dernier s'était particulièrement distingué : dans une attaque, suivi d'une partie de sa compagnie, il refoula l'ennemi avec tant de vigueur, qu'il l'obligea d'abandonner un obusier. **DUROUSSEAU** fit conduire ce glorieux trophée au parc d'artillerie du 2e corps d'armée[2].

Bataille de Waterloo (18 juin 1815).

Pendant que **NEY** échouait, l'Empereur était vainqueur à Ligny. **WELLINGTON** quittait les Quatre-Bras le 17, à 10 heures du matin, pour se porter sur la position du mont Saint-Jean.

1 Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine.
2 Déclaration du maréchal de camp Pelletier.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le 2e corps forma, ce jour-là, l'arrière-garde de l'armée. Il pleuvait à torrents ; il fallait marcher sous un véritable déluge ; les vivres manquaient. La 6e division passa la nuit au bivouac, aux environs de Genappe.
Le 18 juin, elle était placée à l'extrême gauche de l'armée française, touchant la chaussée de Nivelles. La brigade **BEAUDUIN**, où comptait le 3e de ligne, était en première ligne ; la brigade **SOYE**, en 2e ligne. **Jérôme** avait pour mission de s'emparer du château de Hougomont ; ce fut lui qui, à 11 h. 1/2, commença l'attaque.
« La brigade Beauduin s'ébranla avec un enthousiasme indicible et aux cris de : « Vive l'Empereur ! ». Les six bataillons, formés en échelons, la gauche en tête, descendirent le ravin, se portant sur le bois de Goumont. Jérôme et Beauduin s'y jetèrent à la tête du 1er bataillon. Cachés dans les taillis, abrités derrière les arbres, les Nassau et les Hanovriens les reçurent par un feu épouvantable. Beauduin tomba mort à côté du prince. »
» Une lutte à la baïonnette, ou plutôt mille combats corps à corps s'engagèrent au milieu du bois, qui fut bientôt encombré de cadavres.
» Les Allemands reculèrent jusqu'au château, au jardin et au verger... Arrivés, en les poursuivant, jusqu'à la lisière du bois, les soldats de Jérôme se heurtent contre le château et ses dépendances. Des fenêtres, des murs crénelés, des haies vives, les compagnies anglaises font pleuvoir sur eux une grêle de balles. Les Français, sous ce feu meurtrier, auquel ils ne répondent que d'une manière impuissante, s'acharnent cependant à la lutte..... En une demi-heure la brigade Beauduin a perdu la moitié de son effectif[1] »
Relevée par la brigade **SOYE**, elle se porte alors à gauche, tourne le château pour l'aborder par le nord. Dès qu'elle débouche dans le vallon de Merbes-Braine, elle est assaillie par le feu de toute la gauche de l'armée anglaise. Elle continue sa marche en avant ; la porte nord du château est enfoncée, et un horrible combat se livre dans la cour entre une poignée de Français et la masse des gardes anglaises. Il fallut battre en retraite.
REILLE envoie la division **FOY** au secours de **Jérôme** ; l'attaque est aussitôt reprise. Le bois est reconquis ; mais, réduite à 5,000 hommes à peine devant les renforts que **WELLINGTON** envoie sans cesse, les deux divisions plient sous le nombre, reviennent sur leurs premières positions.
« Dès lors, la lutte se continue autour de Goumont par une série de mouvements confus, de retours offensifs, suivis, de part et d'autre, de retraites partielles, sans que le château, objet de cette lutte sans exemple, pût être emporté[2]. »
A 3 heures, le feu prit au château. Les Anglais tinrent quand même ; mais l'épuisement était si grand de ce côté du champ de bataille, que l'on resta en présence, en entretenant seulement l'action par quelques feux de tirailleurs. La division **Jérôme** était réduite à deux bataillons !
Quand, vers 3 h. 1/2, **Jérôme** vint trouver l'Empereur à la ferme de la Belle-Alliance : « Mon frère, lui dit Napoléon, je regrette de vous avoir connu si tard ! » Il ajouta : « Il est impossible de mieux se battre. » Le soir, au moment de la déroute, « les trois divisions du 2e corps se retirèrent en assez bon ordre jusqu'à la nuit. Mais, à Genappe et aux Quatre-Bras, tout se mêla, et, dans l'obscurité, il ne fut plus possible de conserver aucun ordre »[3].
Le 3e de ligne était presque détruit : fort, au 28 mai, de 42 officiers et 1,105 hommes, il ne comptait plus, le 24 juin, que 21 officiers et 292 hommes.

1 Mémoires et correspondance du roi Jérôme et de la reine Catherine.
2 Mémoires et correspondance du roi Jérôme. « L'ennemi laissa dans le bois 6,000 morts, et moi 2,000, avec un de nos généraux et presque tous mes officiers supérieurs ». (Lettre à la reine Catherine.)
3 Rapport du général Reille, commandant le 2e corps d'armée.

Droits : Public Domain, Google-digitized. - Sources

Le colonel **VAUTRIN** avait eu la jambe gauche emportée par un boulet dans le ravin de Merbes-Braine. Le capitaine **DUROUSSEAU**, déjà blessé au combat du 16 juin, restait sur le champ de bataille, grièvement atteint d'une balle qui lui avait traversé le corps.
Parmi les officiers tués étaient les capitaines **LAVACHE** et **LAURENT**, le lieutenant **LEBRUN**, le sergent-major **DUTARTRE** (chevalier de la Légion d'honneur) ; parmi les blessés, le capitaine **REGARD**, les lieutenants **DEPEYRE, LE ROCH, CORBEIL, MILET, LABORIE**, le sous-lieutenant **BOTTO**.

Retraite sur la Loire ; licenciement du 3e de ligne.

Les débris du 2e corps, ralliés à la frontière, vinrent camper sous Paris, prêts à défendre la capitale, sous l'énergique commandement du Ministre de la guerre, **DAVOUT**.
Après la retraite de l'armée sur la Loire, ils occupèrent la partie du Loiret, Loir-et-Cher, Indre-et-Loire, située sur la rive gauche du fleuve.
Le licenciement des anciens corps fut prononcé de nouveau, et exécuté en vertu de l'ordonnance royale du 16 juillet 1815 ; le 3e de ligne fut licencié à Thézée (Loir-et-Cher) le 21 septembre 1815.
Le fonds du régiment servit, avec l'ancien 7e de ligne, à former la 62e légion départementale, ou « Légion du Puy-de-Dôme », commandée par le colonel marquis **de PRACONTAL**. Le 23 octobre 1820, cette légion devenait le « 33e régiment d'infanterie », corps actuel.

Ancestramil